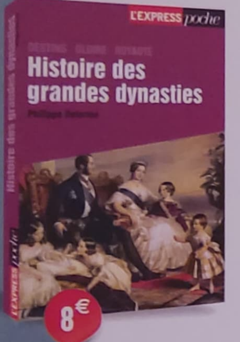

HISTOIRE
POINT DE VUE
JEAN Ier LE POSTHUME
Le petit roi maudit
POU-YI
L'enfant céleste
SIMÉON DE BULGARIE
Le brun et le rouge
+ PRINCES OUBLIÉS
Léopold III de Belgique
+ LES RENCONTRES DE FRANÇOISE LAOT
1971 : Farah d'Iran
LES RÉGENCES BOURBON
Louis XV
à l'âge de 5 ans, en 1715, peint par Hyacinthe Rigaud
Enfants & rois
George de Cambridge
L'avenir d'une dynastie
POINT DE VUE HISTOIRE N 17 – SEPTEMBRE 2013 – 6,50 € FRANCE MÉTROPOLITAINE 6,50 € – BELGIQUE / LUXEMBOURG 7 € – SUISSE 10 FS – CAN 10,50 $CAN
EXPRESS ROULARTA
L 19324 - 17 - F: 6,50 € - RD

Familles royales, figures héroïques, mythes...
Plongez dans l'histoire des grands de ce monde



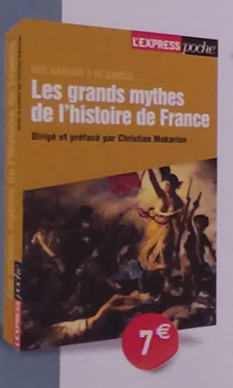
Découvrez le destin de familles royales...

... dont les origines se confondent avec la légende. Du sang, des complots et des guerres ont mis à mal les châteaux, façonné les blasons et fait vaciller les trônes de ces lignées multicentenaires. **Philippe Delorme** raconte ces siècles d'histoire avec passion.



Les 100 grandes figures françaises les plus connues dans le monde

Rois, empereurs, chefs de guerre, savants, écrivains, artistes, inventeurs... **Dimitri Casali** et **Fabien Tesson** reviennent sur les personnages célèbres qui ont façonné l'image de la France d'aujourd'hui.



La face cachée des grands mythes de l'histoire de France

Des Gaulois à De Gaulle, chaque grand mythe est passé au filtre de la vérité pour mieux nous surprendre. Sous les plumes de **journalistes de *L'Express*** et de prestigieux historiens, tels que **Max Gallo** ou **Jean Tulard**, nous sommes conviés à une relecture plurielle de ces récits : l'Histoire continue de s'écrire...

DISPONIBLE EN LIBRAIRIE OU DIRECTEMENT EN LIGNE SUR boutique.lexpress.fr



Pouvoir paraît synonyme de maturité et de compétence, même si la mondialisation rend aujourd'hui relative la capacité des hommes politiques à peser sur les réalités. Symboles sans autorité personnelle, les rois-enfants nous interrogent sur ce paradoxe. (« Le Masque avec le petit drapeau », aquarelle de Paul Klee, 1925.)

Une éternelle jeunesse



© ARTOTHEK/LA COLLECTION

Plus qu'aucun autre régime politique, la royauté est condamnée, pour se perpétuer, à se renouveler sans cesse et à se rajeunir. Et elle sait le faire mieux qu'aucun autre système, par le cycle naturel des naissances et des départs, suivant la succession paisible des générations, subtile alliance entre la permanence et le changement, la tradition et la modernité. La venue au monde du prince George de Grande-Bretagne, fils aîné de William et de Kate, en administre une nouvelle preuve. Scruté avec une ferveur singulière par le monde entier, cet événement transcende son aspect purement médiatique, pour toucher à la dimension charnelle de l'expression du pouvoir, à son inscription dans la longue durée de l'Histoire. Cela dit, il faudra attendre sans doute au moins un demi-siècle avant que le nouveau-né Windsor ne devienne le roi George VII ou George VIII ! Ceux que nous vous présentons ici ont trouvé la couronne dans leur berceau, comme l'infortuné Jean Ier ou Alphonse XIII d'Espagne. D'autres l'ont coiffée dès leur prime enfance, tels Louis XV, Wilhelmine des Pays-Bas, le dernier empereur chinois Pou-yi, Siméon de Bulgarie, Césarion ou Fouad II d'Égypte. Mais tous ont eu en partage un destin imposé, héritage parfois trop lourd, légué par leurs ancêtres.

Philippe Delorme

« IT'S A BOY ! »

C'est un garçon ! Tous les Britanniques et le monde entier attendaient fébrilement le futur héritier des Windsor. George Alexander Louis, prince de Cambridge, a vu le jour à 16 h 24 le 22 juillet 2013, à l'hôpital St Mary de Londres.

Peu importait que ce soit une fille ou un garçon, puisque le nouvel acte de succession, ratifié par Élisabeth II le 25 avril dernier, établit la primogéniture stricte, le premier-né du souverain héritant du trône, quel que soit son sexe. En prénommant leur fils George, William et Catherine s'inscrivent dans la plus ancienne tradition. La légende dorée raconte que saint Georges, soldat romain mort en 303, aurait terrassé un dragon qui terrorisait les habitants de Lydda – aujourd'hui Lod, en Israël. Adopté par les chevaliers au temps des Croisades, saint Georges est patron de l'Angleterre depuis le XIIIe siècle. D'ailleurs, l'Union Jack, le drapeau britannique, comporte une croix de saint Georges, rouge sur fond blanc, symbole de l'Angleterre. Néanmoins, il faudra attendre la dynastie hanovrienne, au XVIIIe siècle, pour que ce prénom soit porté par un roi de Grande-Bretagne. Ils seront même quatre jusqu'à l'oncle de Victoria, George IV, mort en 1830. Il faudra ensuite attendre 1910 pour voir l'avènement de George V, qui conduira les destinées du Royaume-Uni au milieu des affres de la Première Guerre mondiale. Son deuxième fils, Albert Frederick, choisira de régner sous le nom de George VI, en son honneur, après la désastreuse parenthèse de l'abdication d'Édouard VIII, en 1936. Prince timide et introverti, il saura pourtant incarner avec courage la résistance britannique face à la barbarie nazie. Quant au petit prince de Cambridge, il pourrait être un jour – à l'horizon 2060-2070 – le roi George VII, ou George VIII si son grand-père Charles décide lui aussi d'adopter ce nom de règne, comme il l'a laissé entendre. Si Alexander peut sembler un hommage aux trois souverains écossais qui ont porté ce nom au Moyen Âge, celui de Louis se réfère à lord Louis Mountbatten de Birmanie, dernier vice-roi des Indes. Grand-oncle paternel du prince Charles, il jouera auprès de lui le rôle d'un grand-père, jusqu'à sa disparition tragique, en 1979, dans un attentat perpétré par les indépendantistes irlandais de l'IRA.



Le lendemain de la naissance, le couple princier présente George (ci-contre) devant la maternité St Mary, à Paddington. Ci-dessous, de gauche à droite : le prince Charles, né le 14 novembre 1948, sur les genoux de sa mère ; la princesse Élisabeth bébé, en 1926 ; le futur George VI, né le 14 décembre 1895, dans les bras de son frère aîné, l'éphémère roi Édouard VIII.





© E-PRESSPHOTO.COM, ROTA/CAMERAPRESS/GAMMA-RAPHO, BALKIS PRESS/ABACA, ELIOT, DR



Le 25 juin 2013, l'émir du Qatar **HAMAD BEN KHALIFA AL-THANI** a renoncé au trône en faveur de **TAMIN BEN HAMAD,** le deuxième fils qu'il a eu avec sa deuxième épouse, la célèbre cheikha **MOZAH.** La famille Al-Thani règne sur le Qatar depuis 1847, mais c'est seulement il y a 40 ans que le petit émirat, riche en pétrole et surtout en gaz, a obtenu son indépendance complète de la Grande-Bretagne. Âgé de 33 ans, Tamin a hérité du pouvoir au détriment de son frère aîné Jassem. Il possède aussi 100 % des actions du Paris Saint-Germain Football Club…

Comtesse de Paris

COLLAGE HOMMAGE

À l'occasion du 10e anniversaire de la disparition de **MADAME LA COMTESSE DE PARIS,** survenue à Paris le 5 juillet 2003, l'artiste collagiste **GUILLAUME PELLOUX** a réalisé ce portait d'elle en majesté. « En le créant, j'avais en mémoire celui de la Princesse Palatine, par Hyacinthe Rigaud, ce qui explique le clin d'œil, avec les flots de velours "fleurdelisés" et l'hermine. C'est un hommage à celle qui a incarné la maison royale de France durant plus d'un demi-siècle. Je suis fasciné par les royautés, par ce côté complètement suranné, mais dans le même temps incarnant cette continuité historique qui fait le lien entre le passé et le futur d'une famille, et par extension les traditions et l'histoire d'un pays. » Ce tableau, avec d'autres, sera exposé à partir du 3 octobre à la galerie Géraldine Banier, 54, rue Jacob, 75006 Paris. www.guillaume-pelloux.fr



Isabelle d'Orléans-Bragance, comtesse de Paris (1911-2003) par Guillaume Pelloux. Technique mixte (90 x 116 cm).

Amedeo duc d'Aoste *en six dates*



1943 – 27 SEPTEMBRE. ***NAISSANCE*** à Florence (Italie) d'***AMEDEO,*** prince de Savoie, fils d'Aimone, 4e duc d'Aoste – alias Tomislav II, roi titulaire de Croatie – et d'Irène de Grèce, fille du roi Constantin Ier.

1948 – 29 JANVIER. À la mort de son père, survenue à Buenos Aires (Argentine), il devient le ***5e DUC D'AOSTE.*** D'autre part, certains Croates le considèrent comme le roi « Zvonimir II » *de jure*.

1964 – 22 JUILLET. ***MARIAGE*** à Cintra (Portugal) avec la princesse ***CLAUDE DE FRANCE,*** fille du comte et de la comtesse de Paris. Le couple aura trois enfants : ***BIANCA*** (1966), ***AIMONE*** (1967) et ***MAFALDA*** (1969). Séparés officiellement en 1976, Amedeo et Claude divorceront en 1982. Leur union religieuse sera déclarée nulle par l'Église en 1987.

1987 – 30 MARS. ***REMARIAGE*** avec ***SILVIA PATERNO DI SPEDALOTTO,*** fille des marquis de Reggiovanni, à Bagheria, en Sicile.

2006 – 7 JUILLET. Amedeo se proclame chef de la maison royale et prétendant au trône d'Italie, avec le titre de ***DUC DE SAVOIE.*** Il considère en effet que son cousin Victor-Emmanuel aurait perdu ses droits en se mariant sans le consentement du feu roi Humbert II. Ses thèses sont soutenues par une partie des monarchistes.

2009 – 7 MARS. ***NAISSANCE*** à Paris de son petit-fils ***UMBERTO, PRINCE DE PIÉMONT,*** fils aîné d'Aimone, duc des Pouilles, et de la princesse Olga de Grèce, fille du prince Michel et de Marina Karella.

Quelle histoire POINT DE VUE



« Je jure d'observer la Constitution et les lois du peuple belge, de maintenir l'indépendance nationale et l'intégrité du territoire. » Par ce serment, prononcé en français, en néerlandais et en allemand, Philippe devient le septième roi des Belges.



Après avoir annoncé son intention d'abdiquer pour raisons de santé, lors de son allocution télévisée du 3 juillet, **ALBERT II** a choisi le jour de la fête nationale, le 21 juillet, pour laisser son trône à son fils **PHILIPPE,** qui devient ainsi le **SEPTIÈME ROI DES BELGES.** Depuis sa fondation en 1831 et l'avènement de Léopold Ier de Saxe-Cobourg-Gotha, le petit royaume n'avait connu qu'une seule abdication, survenue dans des conditions beaucoup moins paisibles. C'est le 16 juillet 1951 que **LÉOPOLD III** avait, lui aussi, renoncé au trône. Le lendemain, son fils aîné **BAUDOUIN,** jeune prince timide et myope de 20 ans, prêtait serment devant députés et sénateurs réunis au palais de la Nation, à Bruxelles (ci-contre). En restant à son poste durant l'occupation nazie, au lieu de s'exiler à l'instar d'autres souverains européens, Léopold III a été accusé par certains de collaboration. Son remariage avec **LILIAN BAELS,** en 1941, au cœur de la tourmente, a fini de le discréditer. En signant l'acte d'abdication, il a déclaré à son fils : « Mon cher Baudouin, c'est avec fierté que je te transmets la noble et lourde mission de porter désormais la couronne d'une **BELGIQUE** demeurée, malgré la plus terrible des guerres et les bouleversements qui l'ont suivie, territorialement et moralement intacte, libre et fidèle à sa tradition… »








De gauche à droite : Léopold Ier (1790-1865), Léopold II (1835-1909), Albert Ier (1875-1934), Léopold III (1901-1983), Baudouin Ier (1930-1993) et Albert II (1934).

© REUTERS/VINCENT KESSLER ; DR

POINT DE VUE D'HIER

Souvenirs de Madame

VOILÀ 35 ANS, EN OCTOBRE 1978, MADAME LA COMTESSE DE PARIS PUBLIAIT CHEZ ROBERT LAFFONT LE PREMIER TOME DE SES MÉMOIRES, SOUS LE TITRE « TOUT M'EST BONHEUR ». LES AVENTURES D'UNE PRESQUE REINE DE FRANCE.

C'est dans son bel appartement parisien de la rue de Miromesnil, entourée de ses objets familiers chargés d'histoire et de ses innombrables photos de famille, que Madame avait reçu Françoise Laot, à quelques jours de la sortie en librairie de ses souvenirs. Comme d'habitude, **Point de Vue-Images du Monde** avait eu la primeur des confidences de l'épouse du chef de la maison de France. À 67 ans, séparée du comte de Paris, mais toujours assurée de l'affection de ses enfants et petits-enfants, Isabelle d'Orléans a décidé « d'entrer en littérature » pour faire le point sur une existence où joies et chagrins se mêlent inextricablement, mais aussi parce qu'elle ressentait « l'impression de ne rien faire ». Au fil des pages, fourmillant d'anecdotes passionnantes, se déroulent les épisodes d'« une enfance protégée, dans un grand château où se côtoyaient trois générations de princes, un grand mariage d'amour consacré par la naissance de onze enfants, d'incessants déménagements et voyages à travers le monde jusqu'aux retrouvailles avec la France, après l'abrogation de la loi d'exil, le mariage de tous ces princes et princesses, les épreuves, les chagrins, les deuils, dont le plus éprouvant fut la mort du prince François, en 1960. » C'est dans de simples cahiers d'écoliers que Madame a rédigé « Tout m'est bonheur », de son écriture fine, un peu penchée. La comtesse de Paris écrit d'un seul jet, sans trop se corriger, et lorsqu'il lui arrive de raturer, elle préfère déchirer la page. ● **Philippe Delorme**



Les Mémoires de la comtesse de Paris ou la vocation du bonheur



Sur son balcon, à deux pas du parc Monceau, Madame cultive ses fleurs. C'est le matin, à son bureau autrichien XVIIIe qu'elle aime à ressusciter les ombres du passé. « Tout m'est bonheur » sera un best-seller, vendu à plus de 200 000 exemplaires…

Cartes du Gotha

LES NOCES DE MANUEL II

Dernier roi de Portugal, détrôné en 1910 par une mutinerie républicaine, Manuel II épousera trois ans plus tard une princesse allemande, Augusta Victoria de Hohenzollern-Sigmaringen.



Lors de l'attentat du 1er février 1908, qui avait coûté la vie à son père Charles Ier et à son frère aîné l'infant Luis Filipe, Manuel n'avait dû la vie sauve qu'au courage de sa mère. En effet, la reine Amélie n'avait pas hésité à frapper l'assassin avec son bouquet de fleurs ! Monté sur le trône portugais dans ces circonstances tragiques, Manuel II n'a pas encore 19 ans. Mal formé à son nouveau rôle, il est balayé par un coup d'État dès le 4 octobre 1910. Pour éviter un bain de sang, il abdique et fuit vers Gibraltar, avant de s'installer à Twickenham, près de Londres. Le **4 septembre 1913,** Manuel II épouse dans la chapelle du château de Sigmaringen, une cousine catholique, la princesse Augusta Victoria de Hohenzollern, en présence du prince de Galles, futur Édouard VIII. Durant la cérémonie, célébrée par le cardinal patriarche de Lisbonne, José Neto, l'ex-roi arbore l'ordre de la Jarretière et le cordon des Trois-Ordres portugais, et se tient les pieds posés sur une caisse remplie de terre de son pays natal. Le couple n'aura pas d'enfants, et Manuel II s'éteindra subitement, le 2 juillet 1932, étouffé par un oedème de la glotte. Le nouveau maître du Portugal, Antonio Salazar, autorise qu'il soit enterré au Panthéon royal des Bragances, à Lisbonne. Quant à Augusta Victoria, elle se remariera en 1939 avec un aristocrate divorcé, le comte Karl Robert Douglas, originaire de Constance, en Suisse. De nouveau veuve en 1955, elle mourra le 29 août 1966 à Eigeltingen, dans le Bade-Wurtemberg.







Le 4 septembre 1913, Manuel II (1889-1932), exilé du Portugal depuis trois ans, se marie avec la princesse Augusta Victoria de Hohenzollern-Sigmaringen (1890-1966). Ils n'auront pas d'enfant et les droits dynastiques repasseront à la branche des Bragances.

Mon ancêtre favori…

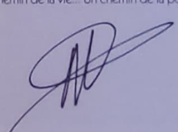
PIERRE II, PRINCE-ÉVÊQUE DU MONTÉNÉGRO ET POÈTE

Chef actuel de la maison royale du Monténégro, le prince Nicolas Pétrovitch-Njégosh évoque aujourd'hui son lointain oncle, le vladika Pierre II, né il y a tout juste deux siècles.

Il faut imaginer le petit village de Njégouchi au cœur de l'ancien Monténégro dans l'année 1813… Quelques maisons en pierre au pied de montagnes imposantes qui dominent une plaine karstique, au-dessus des bouches de Kotor. À quelque 1 700 mètres d'altitude, le mont Lovcen surplombe cette dramaturgie géologique. C'est dans une de ces maisons en pierre qu'est né, il y a 200 ans, un des personnages les plus fascinants de notre famille, mais également de l'histoire du Monténégro et des Slaves du Sud. C'est dans ce paysage tourmenté et au cœur d'un combat séculaire pour la survie et la liberté qu'a grandi un jeune garçon qui deviendra non seulement l'avant-dernier des vladikas, les princes évêques qui ont dirigé le Monténégro théocratique avant l'avènement de l'État laïque, mais aussi un des plus grands poètes visionnaires de son époque. Jusqu'à l'âge de 12 ans, la seule distraction de Rade – son nom de baptême – sera de courir dans ces montagnes vertigineuses avec les autres enfants, en s'entraînant aux combats à venir. Quand on baptisait un garçon, une des prières était : « Dieu fasse qu'il ne meure pas dans son lit ». C'est en 1825 que son oncle, le prince-évêque Pierre Ier Pétrovitch-Njégosh le fait venir au monastère de Cettinie pour faire son éducation. Il se rend compte alors des capacités de son jeune neveu et le propose pour sa succession. Pierre Ier meurt le 19 octobre 1830, et c'est donc à l'âge de 17 ans que Rade entre dans les ordres et devient prince-évêque sous le nom de Pierre II, à la tête d'un pays aux frontières en perpétuelle effervescence, au cœur d'une région où s'affrontent les empires, les peuples et les grandes puissances.



Cet homme exceptionnel, d'une beauté et d'une stature légendaires, mènera de front durant vingt et un ans le combat vital pour l'indépendance, ainsi qu'une incroyable production littéraire. Animé par une vision métaphysique de la destinée humaine, mais également par celle historique de la libération et de l'union des peuples slaves, Pierre II saura donner un sens au défi insensé des Monténégrins de défendre leurs pierres et leurs maigres champs contre l'Empire ottoman. Comme mon grand-père et mes oncles, il mourra de la tuberculose. Il n'avait que 38 ans. Tourmenté par le pouvoir, les passions, lecteur infatigable, d'une curiosité insatiable, Pierre II n'a pas été un homme heureux, sauf peut-être quand il pouvait s'échapper et parcourir la montagne jusqu'au sommet du Lovcen d'où l'on peut contempler et sentir la sublime harmonie du monde. C'est là qu'il a voulu être enterré, là où il aimait se recueillir, là d'où l'on peut voir, 700 mètres plus bas, la maison où il est né. Pour lui rendre hommage à l'occasion de ce bicentenaire de sa naissance, j'organise en septembre un pèlerinage, à travers le sentier qu'enfant il empruntait. Un chemin de la vie… Un chemin de la poésie.



Pierre II Pétrovitch-Njégosh (1813-1851) est prince-évêque du Monténégro à partir de 1830, en vertu d'une règle de succession héréditaire d'oncle à neveu, en vigueur depuis 1697.

Quelle histoire POINT DE VUE

CIEL MES AÏEUX !

Les méandres des relations dynastiques ne sont pas toujours aisés à suivre. Mariages et cousinages entre maisons souveraines font les délices des généalogistes. À gauche : quatre jeunes princesses nées bien après la Seconde Guerre mondiale. À droite : quatre couples d'arrière-grands-parents auxquels il convient de restituer leur descendante respective…



1. CRISTINA D'ESPAGNE (1965)

2. OLGA DE GRÈCE (1971)



3. MARIE-CAROLINE DE BOURBON-PARME (1974)

4. THÉODORA DE GRÈCE (1983)



A. ERNEST-AUGUSTE III DE HANOVRE



B. VICTORIA-LOUISE DE PRUSSE

C. CHRISTIAN X DE DANEMARK



D. JEAN III DUC DE GUISE



E. WILHELMINE DES PAYS-BAS

F. ALEXANDRINE DE MECKLEMBOURG-SCHWERIN



G. ISABELLE D'ORLÉANS

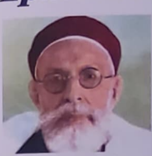


H. HENRI DE MECKLEMBOURG-SCHWERIN

(1) Cristina d'Espagne avec (A) Ernest-Auguste III de Hanovre (1887-1953) et (B) Victoria-Louise de Prusse (1892-1980) par Sofia de Grèce et Frederika de Hanovre – (2) Olga de Grèce avec (D) Jean III duc de Guise (1874-1940) ici avec son petit-fils Henri et (G) Isabelle d'Orléans (1878-1961) par Michel de Grèce et Françoise d'Orléans – (3) Marie-Caroline de Bourbon-Parme avec (E) Wilhelmine des Pays-Bas (1880-1962) et (H) Henri de Mecklembourg-Schwerin (1876-1934) par Irène et Juliana des Pays-Bas – (4) Théodora de Grèce avec (C) Christian X de Danemark (1870-1947) et (F) Alexandrine de Mecklembourg-Schwerin (1879-1952) par Anne-Marie et Frédéric IX de Danemark.

© ELIOT PRESS, DAVID ATLAN, ALBERT NIEBOER, PATRICK VAN KATWIJK/DPA/CORBIS, PH. DELORME, DR

Éphéméride



1er SEPTEMBRE 1969 Dans l'après-midi, Radio-Tripoli, qui a remplacé ses programmes par de la musique militaire, annonce le renversement du roi ***IDRISS ES-SENOUSSI,*** qui faisait une cure thermale en Turquie. La République arabe libyenne est née. Né vers 1890, petit-fils du cheikh Mohammed Ben Ali Senoussi, fondateur d'une secte musulmane et descendant du Prophète, Idriss avait été élu roi en 1950, après la fin de la colonisation italienne. Avec ses allures de patriarche ascétique, il avait su préserver non sans énergie, durant presque deux décennies, l'unité des trois provinces libyennes – Tripolitaine, Fezzan et Cyrénaïque.

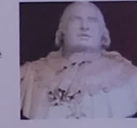
9 SEPTEMBRE 1087 Fils de Robert le Magnifique et de sa concubine Arlette, ***GUILLAUME LE CONQUÉRANT*** s'éteint à 60 ans. Héritier du duché de Normandie à 8 ans, il est devenu l'un des plus puissants monarques d'Occident en s'emparant du trône d'Angleterre, en 1066. Il devra ensuite affronter le comte d'Anjou, Foulque le Réchin, et le roi de France Philippe Ier, au sujet de la possession du Vexin. Devenu excessivement obèse, il s'attire les moqueries du Capétien qui lui fait demander « quand cette grosse femme va accoucher ». Guillaume répond fièrement qu'il ira faire ses relevailles à Notre-Dame de Paris. Par chance pour Philippe Ier, le Normand tombe de son cheval au cours de la prise de Mantes. Blessé, il regagne Rouen, où il trépasse…

5 OCTOBRE 1840 Les souverains heureux n'ont pas d'histoire. L'un des meilleurs exemples est le règne aussi interminable que débonnaire du prince ***JEAN II DE LIECHTENSTEIN,*** né en ce jour, à Lednice, en Moravie. De 1858 à 1929, il gouvernera – depuis son magnifique palais de Vienne – sa principauté perdue au cœur des Alpes. Sa sage et lointaine administration lui vaudra cette épitaphe en l'église de Schaan, où il repose : « Père du peuple, secours des pauvres, ami de la paix, protecteur des arts ». En Europe, seul Louis XIV bat son record, avec 72 années et 110 jours de règne.

20 OCTOBRE 1740 Mort de l'empereur ***CHARLES VI DE HABSBOURG.*** Par la Pragmatique Sanction de 1725, il avait légué son héritage à l'aîné de ses enfants, quel que soit son sexe. Cependant, sa fille Marie-Thérèse aura bien du mal à faire reconnaître ses droits. Une coalition européenne se ligue alors contre la jeune archiduchesse que les magnats hongrois ont proclamé « roi ». Soutenue par l'Angleterre, Marie-Thérèse finira par s'imposer, au terme de huit années de lutte. Entre-temps, elle sera devenue reine de Bohême. Elle aura aussi fait élire son époux, le duc François-Étienne de Lorraine, à la dignité impériale. Mais c'est elle qui assumera, jusqu'à sa mort en 1780, le pouvoir suprême.

9 NOVEMBRE 1918 Accusé d'être le principal responsable des hécatombes de la Première Guerre mondiale, l'empereur allemand ***GUILLAUME II*** est contraint d'abdiquer. Son fils aîné, le *Kronprinz*, renonce également à ses droits. Désabusé, le vieux monarque s'exilera à Doorn, aux Pays-Bas, où il mourra en 1941, alors que l'Allemagne nazie tient l'Europe sous sa coupe.

17 NOVEMBRE 1755 Naissance à Versailles du 4e fils du dauphin Louis-Ferdinand et de Marie-Josèphe de Saxe. Titré comte de Provence, Louis Stanislas Xavier retrouvera le trône de ses ancêtres en 1814, sous le nom de ***LOUIS XVIII.*** Toute son habileté sera de ménager les rancœurs des ultra-royalistes et la nécessaire réconciliation nationale. Après la dictature napoléonienne, il va jouer, au milieu des écueils, un rôle éminent dans l'émergence d'un vrai régime parlementaire en France.



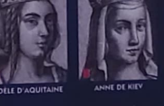
LIRE **« 365 jours d'histoire royale »**, par Philippe Delorme, éditions L'Express, 536 p., 22 €.

À CHACUNE SA DYNASTIE

Voici 12 souveraines françaises du Moyen-Âge. Certes pas parmi les plus connues ! Il y a 4 Mérovingiennes, 4 Carolingiennes et 4 Capétiennes. Saurez-vous rendre à chacune sa dynastie et accessoirement trouver le nom de leur mari respectif ? Bon courage ! Que Chronos, dieu du Temps, et Clio, muse de l'Histoire vous inspirent.



A. ADÈLE D'AQUITAINE



ANNE DE KIEV



BERTHE DE HOLLANDE



SAINTE CLOTILDE



ERMENGARDE



ISABELLE DE HAINAUT



EMMA D'ITALIE



BERTHE DE LAON



OGIVE DE WESSEX

SAINTE RADEGONDE

FRÉDÉGONDE

NANTHILDE

Mérovingiennes : (D) sainte Clotilde (v. 474-v. 545) x Clovis Ier (v. 466-511) – (J) sainte Radegonde (v. 520-587) x Clotaire Ier (v. 498-561) – (K) Frédégonde (v. 545-597) x Chilpéric Ier (v. 525-584) – (L) Nanthilde (v. 610-642) x Dagobert Ier (v. 602-v. 638) – Carolingiennes : (H) Berthe de Laon, dite « au Grand Pied » (v. 720-783) x Pépin le Bref (715-768) – (E) Ermengarde (v. 778-818) x Louis Ier le Pieux (778-840) – (I) Ogive de Wessex (v. 903-v. 951) x Charles III le Simple (879-929) – (G) Emma d'Italie (v. 948-v. 1006) x Lothaire (941-986) – Capétiennes : (A) Adèle d'Aquitaine (v. 945-1004) x Hugues Capet (939-996) – (B) Anne de Kiev (v. 1024-v. 1079) x Henri Ier (v. 1010-1060) – (C) Berthe de Hollande (v. 1058-1093) x Philippe Ier (1052-1108) – (F) Isabelle de Hainaut (1170-90) x Philippe II Auguste (1165-1223).

Ils ont vécu et certains ont régné au cours du tumultueux XXe siècle, avant qu'ils ne soient balayés par les ouragans de l'Histoire. Cependant, leur souvenir demeure intact dans le secret des archives. C'est là que nous irons les rechercher pour faire revivre leur mémoire, le temps d'un article…

Léopold III de Belgique Les deux vies d'un roi



Devenu roi après la mort accidentelle de son père, **Léopold III** conduira les destinées de la Belgique sous la botte nazie.

Son fils Albert II vient, comme lui, d'abdiquer. Il y a trente ans, le 25 septembre 1983, disparaissait Léopold III. Le 4e roi des Belges demeure une énigme. Jamais prince n'avait été mieux formé à sa charge. Et pourtant, les contestations autour de sa personne mèneront le pays au bord de la guerre civile. Par **Patrick Weber**

La jeunesse de Léopold épouse les aspérités de l'Histoire. Une petite enfance en réserve de la monarchie alors que son grand-oncle Léopold II régnait encore. L'accession au trône de son père en 1909. La guerre en 1914. La fuite dans le petit village de La Panne resté libre et puis la vie en Angleterre où ses parents ont voulu le mettre à l'abri. Puis arrive le moment du retour triomphal en 1918 dans la capitale qui n'avait jamais réservé un pareil accueil à la famille royale.

À L'INSTAR DE SON PÈRE, Léopold ne laisse personne lui dicter sa conduite en matière de sentiments. De nombreuses jeunes filles rêvent d'attirer son attention. Véritable prince charmant, le duc de Brabant possède tous les atouts requis pour les séduire. Grand, svelte, les cheveux châtains ondulés, le visage parfait, son physique en fait le plus agréable des princes et ses photos ornent les chaumières du Plat Pays. Les chancelleries bruissent des rumeurs les plus diverses et parmi celles-ci, revient, insistante, celle d'une union avec la princesse Giovanna d'Italie. Mais Léopold la juge trop jeune et décrète qu'elle ne l'intéresse pas. Nul ne sait encore que, dans ses rêves les plus secrets, le cœur du prince s'envole vers les brumes du royaume de Suède. L'objet de ses tendres pensées s'appelle Astrid Sophie Thyra, nièce du roi Gustave V et fille de Carl, duc de Westrogothie, surnommé le « Prince Bleu » à cause de la couleur de son uniforme. Le véritable coup de foudre avec tout un peuple se produit quand un grand bateau blanc, le « Fylgia », arrive le 8 novembre 1926, dans la rade du port d'Anvers. Les badauds se pressent par milliers pour admirer la princesse qui apparaît au loin sur le pont. Oubliant le protocole, le prince Léopold va à la rencontre de sa femme, toute de blanc vêtue, sur la passerelle qui relie le bateau au quai, et l'embrasse tendrement. En 1927, Astrid met au monde la princesse Joséphine-Charlotte. La petite fille sera suivie d'un fils, Baudouin, en 1930, et d'un dernier garçon, Albert en 1934. La continuité dynastique est assurée et l'avenir paraît garanti. Ces quelques années seront à la fois si courtes, intenses et riches d'images que l'on a parfois l'impression qu'elles ont duré toute une vie. Et pourtant, le premier drame d'une longue série allait bientôt survenir.

LE 17 FÉVRIER 1934, Albert Ier meurt accidentellement, et la Belgique entière accompagne son souverain de légende jusqu'au lieu de son dernier repos. Pour le nouveau roi Léopold III, le jour de la prestation de serment prend des allures d'épreuve. Il vient de perdre un père qu'il adulait et le chagrin l'accable. Mais il a été élevé dans le sens du devoir et c'est le cœur serré qu'il monte sur son cheval pour se présenter à la foule. L'indispensable Joyeuse Entrée – une tradition remontant au Moyen Âge – n'a de joyeuse que le nom, mais le peuple belge a foi en l'avenir. Pourtant, la situation économique se dégrade et les démocraties doivent faire face à l'émergence de nouveaux pouvoirs totalitaires qui fleurissent un peu partout en Europe. Les cicatrices de la Première Guerre mondiale ne sont pas totalement effacées et le monde marche vers un nouveau chaos. Malgré son excellente préparation, le jeune roi se sent écrasé par sa charge. Fidèle à l'héritage politique de son père, Léopold III veut éviter que le cauchemar ne se reproduise. Dans ces circonstances difficiles, la vie de la famille royale est harmonieuse. Hélas, jamais sa mère ne verra marcher son plus jeune fils. Cent fois a été raconté le tragique épisode de ces derniers jours de vacances en Suisse. Le roi cherchait un renseignement relatif à l'itinéraire. Astrid ne s'y retrouvait pas sur la carte. Léopold se penche une seconde. Une seconde de trop : la voiture quitte la route et file dans un verger. Le choc est terrible. Astrid est déjà morte. Deux millions de Belges défileront devant le corps de leur reine, la deuxième légende qu'ils perdent en l'espace de quelques mois. Aux jours heureux succèdent le drame et une suite de tragédies qui ne connaîtra plus de trêve. Une nouvelle fois, Léopold III suit un corbillard.



Né le 3 novembre 1901 à Bruxelles, Léopold est le fils du futur roi **Albert Ier** et d'**Élisabeth de Bavière.** Avec son frère Charles et sa sœur Marie-José, il grandira dans la maison familiale, qui abrite l'actuel Conseil d'État.



Le conte de fées de Léopold et de la princesse Astrid de Suède ne durera que neuf ans. Le couple aura deux fils et une fille.

Une nouvelle fois, il ne peut contenir le flot de son chagrin. Une nouvelle fois, il partage sa peine avec tout un peuple.

PENDANT CE TEMPS, la situation internationale se détériore. Les épreuves ont endurci le caractère de Léopold et il n'hésite pas à s'opposer au personnel politique. Certains lui reprochent son intransigeance et le soupçonnent de vouloir mettre en place un régime autoritaire. La guerre est déclarée et les Belges éprouvent une terrible impression de « déjà vu ». Malgré ses 64 ans, la reine Élisabeth reprend ses visites auprès des soldats. Mais 1940 n'est pas 1914 et la résistance apparaît désespérée. Cette fois, le Reich ne laissera aucune chance au petit royaume de conserver libre un lambeau de territoire. C'est la reddition puis une longue suite de tragédies. L'inflexible Léopold III décide de rester au pays pour partager le sort de ses soldats. En 1940, la guerre assène un premier coup dur à la monarchie.

Le deuxième coup est porté par un petit « oui » aux grandes conséquences. Après l'union qui avait fait de Léopold et d'Astrid un couple de légende, un nouveau mariage va consommer le divorce du roi avec une partie de son peuple. Les Belges se montrent d'abord incrédules. Ce remariage est considéré par beaucoup comme une faute politique. Mais sur le plan familial, le roi a trois jeunes enfants, orphelins de mère, et il est lui-même un jeune veuf en droit de reconstruire un foyer. La reine Élisabeth est la première à encourager le remariage religieux de son fils. Comble de malheur – ou de bonheur – l'heureuse élue est belle, même très belle, à la manière d'une star de cinéma. Lilian est la fille du gouverneur de Flandre-Occidentale, Henri Baels. Le roi avait eu l'occasion de la rencontrer en 1938 et il avait été séduit par son charme latin. Belle, intelligente, d'un naturel vif et enjoué, Lilian réussit à distraire le souverain de ses problèmes et lui apporte du réconfort. De son côté et malgré la quarantaine, Léopold reste le bel homme qui avait séduit Astrid. Au physique, il vieillit bien et l'on comprend aisément que la jeune Lilian se soit éprise de ce roi élancé et charmant. Le mariage religieux est bénit le 11 septembre 1941 dans la chapelle du palais de Laeken. Dans un premier temps, Léopold III veut garder son union secrète, mais il s'aperçoit rapidement que cela sera impossible. Par ailleurs, la grossesse de la princesse rend le mariage civil inévitable. La cérémonie a lieu le 6 décembre 1941 à Laeken. Peu de temps après, la population belge apprend que la nouvelle épouse ne serait jamais reine et portera le titre de princesse de Réthy. Par ailleurs, la descendance éventuelle de ce mariage ne jouira d'aucun droit à la Couronne. Lilian devient maman dès 1942 en donnant le jour au prince Alexandre. Les parents ont pris garde de ne pas choisir un prénom lié à la dynastie, mais cela ne suffit pas à faire taire les rumeurs. Pour l'heure, les jeunes princes sont satisfaits d'avoir un petit frère, surtout Albert qui voit d'un bon œil de ne plus être le petit dernier de la famille.

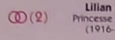
LA FIN DE LA GUERRE va sceller le destin du souverain. Déportée à Hirschstein après le débarquement allié en Normandie, la famille royale est empêchée de rentrer en Belgique et se retire en Suisse à la villa Le Reposoir, à Prégny. Pendant ce temps, Charles, le frère ennemi de Léopold III exerce la régence. En 1950, un référendum donne une majorité en faveur du retour du roi, mais devant le risque de guerre civile, celui-ci décide de s'effacer au profit de son fils, le prince Baudouin qui devient le 5e, et surtout le plus jeune de tous les rois des Belges. Pour l'heure, la monarchie paraît sauvée et Léopold est libéré – à contrecœur – de ses prérogatives. Son règne avait commencé par un drame familial et s'achevait dans le traumatisme d'un référendum révélant un pays hanté par le spectre de la désunion. Trop inflexible, et peut-être aussi trop influencé par l'exemple paternel, Léopold avait posé le choix de

La descendance de Léopold III



Astrid de Suède (1905-1935) ⚭ (1) **Léopold III** Roi des Belges (1901-1983)





⚭ (2) **Lilian Baels** Princesse de Rethy (1916-2002)



Enfants d'Astrid de Suède et de Léopold III :



Joséphine-Charlotte (1927-2005) ⚭ Jean grand-duc de Luxembourg (1921)

- **Marie-Astrid** (1954) ⚭ Carl-Christian de Habsbourg
  - **Marie-Christine** (1983) ⚭ Rodolphe de Limburg Stirum, dont Léopold (2011)
  - **Imre** (1985) ⚭ Kathleen Walker
  - **Christoph** (1988) ⚭ Adélaïde Drapé-Frisch
  - **Alexander** (1990)
  - **Gabrielle** (1994)
- **Henri** grand-duc de Luxembourg (1955) ⚭ Maria Teresa Mestre
  - **Guillaume** grand-duc héritier de Luxembourg (1981) ⚭ Stéphanie de Lannoy
  - **Félix** (1984)
  - **Louis** (1986) ⚭ Tessy Antony, dont Gabriel (2006) et Noah (2007)
  - **Alexandra** (1991)
  - **Sébastien** (1992)
- **Jean** (1957) ⚭ (1) (div.) Hélène Vestur ⚭ (2) Diane de Guerre
  - De (1) **Marie-Gabrielle** (1986)
  - **Constantin** (1988)
  - **Wenceslas** (1990)
  - **Carl-Johann** (1992)
- **Margaretha** (1957) ⚭ Nicolas de Liechtenstein
  - **Maria Anunciata** (1985)
  - **Marie-Astrid** (1987)
  - **Josef-Emanuel** (1989)
- **Guillaume** (1963) ⚭ Sybilla Weiller
  - **Paul-Louis** (1998)
  - **Léopold** (2000)
  - **Charlotte** (2000)
  - **Jean** (2004)



Baudouin Ier Roi des Belges (1930-1993) ⚭ Fabiola de Mora y Aragón (1928) s. p.



Albert II Roi des Belges (1934) ⚭ Paola Ruffo di Calabria (1937)

- **Philippe Ier** roi des Belges (1960) ⚭ Mathilde d'Udekem d'Acoz
  - **Élisabeth** (2001)
  - **Gabriel** (2003)
  - **Emmanuel** (2005)
  - **Eléonore** (2008)
- **Astrid** (1962) ⚭ Lorenz d'Autriche-Este prince de Belgique
  - **Amedeo** (1986)
  - **Maria Laura** (1988)
  - **Joachim** (1991)
  - **Luisa Maria** (1995)
  - **Laetitia Maria** (2003)
- **Laurent** (1963) ⚭ Claire Coombs
  - **Louise** (2004)
  - **Nicolas** (2005)
  - **Aymeric** (2005)

Enfants de Lilian Baels et de Léopold III :



Alexandre (1942-2009) ⚭ Léa Wolman (1951) s. p.



Marie-Christine (1951) ⚭ (1) (div.) Paul Druker ⚭ (2) Jean-Paul Gourgues s. p.

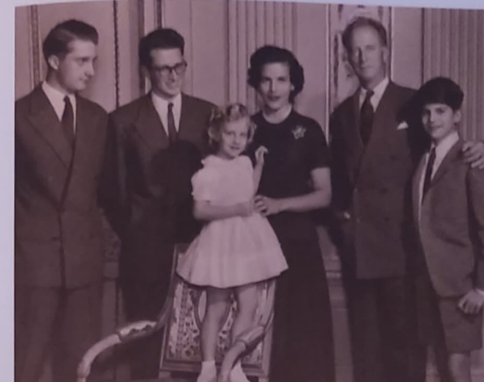


Marie-Esméralda (1956) ⚭ Salvador Moncada

- **Alexandra** (1998)
- **Leopoldo** (2001)



© COCHARD/DEMANGE/EYEDEA, DR





Durant l'Occupation, le 11 septembre 1941, **Léopold III** épouse en secondes noces **Lilian Baels,** fille du gouverneur de la Flandre-Occidentale, titrée princesse de Réthy. De cette union controversée naîtront **Alexandre, Marie-Christine et Marie-Esméralda,** prince et princesses de Belgique, mais sans droit à la succession dynastique. **Baudouin, Albert et Joséphine-Charlotte** retrouvent ainsi une nouvelle famille.



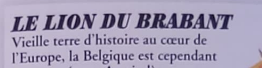
Détenue par les Allemands à **Strobl,** sur les rives du lac de Saint-Wolfgang, en Autriche, la famille royale sera libérée par les Américains en 1945. **Léopold III** et les siens s'installeront ensuite à Prégny, près de Genève.

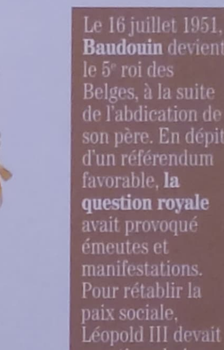
rester en Belgique là où d'autres souverains, comme la reine Wilhelmine des Pays-Bas avaient préféré l'exil. Son remariage explique aussi sa chute et pourtant, jamais, dans la tourmente qui le mènera à l'abdication, il ne songera à abandonner Lilian qu'il aime passionnément. Dans un premier temps, Léopold, Lilian et leurs trois enfants – Marie-Christine naît en 1951 et Marie-Esmeralda en 1956 – continueront à faire partie intégrante de la famille royale. Ils participent aux activités officielles, aux réceptions protocolaires, et le « clan » royal semble plus soudé que jamais. Mais en 1960, le mariage de Baudouin et de Fabiola sépare définitivement Léopold, Lilian et leurs enfants du reste de la famille.

DÈS LORS, L'EX-ROI vivra de manière beaucoup plus discrète. Avec Lilian, il s'installe au domaine d'Argenteuil, un manoir situé aux portes de Bruxelles. Tous deux avaient la chance de partager des passions, comme celles des voyages ou des sciences, qui leur permettront de donner un sens à cette nouvelle vie. Petit à petit, le couple disparaît de la scène officielle. Sur le plan privé, le couple est confronté aux soucis que connaissent beaucoup de familles avec leurs enfants adolescents. L'opposition de Lilian et de sa fille Marie-Christine est notoire. Avec les années et les épreuves, le caractère de la princesse de Réthy s'est durci, tandis que Léopold III a acquis beaucoup de philosophie sur la nature humaine. Il entame un nouveau chapitre de sa vie, très riche, en parcourant le monde pour mener des expéditions ethnographiques et réaliser des reportages photos. Refusant tout confort, ses voyages le mènent sur tous les continents avec une prédilection pour l'Amérique du Sud où il sera même retenu prisonnier par une tribu amazonienne. Le roi déchu révèle une étoffe d'aventurier doublée d'une curiosité de scientifique. En 1983, les Belges apprennent que leur vieux souverain un peu

© KEYSTONE ; DR

LE LION DU BRABANT





Vieille terre d'histoire au cœur de l'Europe, la Belgique est cependant un pays récent. Aussi, dès sa création en 1830, a-t-elle voulu inscrire son identité dans un prestigieux passé. C'est dans cet esprit qu'elle se rattache au puissant duché de Brabant qui se situait sur son territoire au Moyen Âge. Le prince héritier sera titré « duc de Brabant » – le dernier avait été Charles Quint – et le pays adoptera les armoiries d'Henri Ier (1165-1235) comte de Bruxelles puis duc de Brabant, comte de Louvain et duc de Basse-Lotharingie. Ce blason est officiellement décrit par un arrêté de Léopold Ier en 1837. Sur un champ de sable – un fond noir –, un lion d'or armé et lampassé de gueule – griffes et langue rouges. L'écu est « soutenu » – c'est-à-dire encadré – de deux lions « léopardés » et « au naturel ». Comme on le devine, l'expression « au naturel » signifie simplement que ces deux « soutiens » sont d'une nuance qui rappelle la teinte réelle du pelage des lions – un beige clair – et qui ne relève donc pas des cinq couleurs archétypales et symboliques de l'héraldique. Quant à la singulière formule « léopardés », elle ne renvoie pas au véloce félin à la robe tachetée – *panthera pardus* pour les savants –, mais curieusement représente en héraldique un lion qui, au lieu de regarder devant lui comme dans la figure classique, tourne la tête et montre sa face. Ce lion « armé et lampassé » – symbole de puissance et de souveraineté – peut aussi rappeler à Léopold Ier les armoiries de sa famille. Le blason des Saxe Cobourg et Gotha – très chargé – en comprend en effet quelques-uns.

GRANDES ARMOIRIES

Classiquement, ces armoiries affichent le grand collier de l'Ordre de Léopold, le premier ordre national belge créé en 1832 par le fondateur de la dynastie, et la devise du pays : « L'union fait la force ». Fixées dans la deuxième moitié du XIXe siècle, les armoiries de la monarchie belge vont adopter l'esprit de codification et de sophistication typique de l'héraldique de cette époque. Ainsi on distingue les « grandes armoiries », où l'écu s'inscrit dans une composition chargée et complexe : reposant sur une main de justice et un sceptre en sautoir, timbré d'un heaume, le tout sur un manteau d'hermine sommée d'une couronne royale derrière laquelle se dressent les étendards des neuf provinces belges. Selon leur utilisation, ces grandes armoiries se déclinent en « armoiries moyennes » et « petites armoiries » plus faciles d'usage. **Pierre Mollier**

Le 16 juillet 1951, **Baudouin** devient le 5e roi des Belges, à la suite de l'abdication de son père. En dépit d'un référendum favorable, **la question royale** avait provoqué émeutes et manifestations. Pour rétablir la paix sociale, Léopold III devait se retirer du jeu.



Princes *oubliés*



PAR SA FILLE, LA PRINCESSE ESMÉRALDA…

Le règne qui l'inspirait le plus : celui d'Alexandre le Grand.
Le voyage qui l'a marqué le plus : le Brésil, en 1920, premier passage de l'équateur et découverte de la forêt tropicale.
L'habitude quotidienne à laquelle il tenait le plus : une longue marche dans la nature.
Le défaut pour lequel il avait le moins de compréhension : l'hypocrisie.
La valeur humaine à laquelle il tenait le plus : la droiture.



Après son abdication, l'ex-roi fera de nombreux voyages d'exploration et de protection de la nature, notamment en **Amérique du Sud.** Il s'éteindra à l'âge de 81 ans, en 1983. Il repose dans la crypte royale de l'église de **Laeken.**

oublié a succombé à un malaise cardiaque. La famille royale, longtemps séparée par les aléas de l'Histoire, se retrouve autour de la dépouille royale. Ce sera la victoire posthume de Léopold III, le roi le plus contesté mais aussi le plus incompris de l'histoire de la Belgique. ●

Patrick Weber, écrivain, homme de médias et historien belge, vient de publier *Albert II, le roi et l'homme*, Éd. Racine Lannoo, 144 p., 24,95 €.



Sommaire

Histoire n° 17 septembre 2013

1. Cléopâtre jouée par Liz Taylor dans le film de Joseph L. Mankiewicz. **2.** Pou-yi n'a que 3 ans lors de son arrivée dans la Cité interdite. **3.** Pièce à l'effigie de Vercingétorix. **4.** Oyo, le jeune roi de Toro en Ouganda. **5.** Gisant de Jean Ier le Posthume, à la basilique de Saint-Denis. **6.** Le roi Louis XV peint par Louis Boullogne le Jeune. **7.** Robe à la russe de Maria Féodorovna.











4 QUELLE HISTOIRE Actualité royale
7 POINT DE VUE D'HIER Souvenirs de Madame…
8 CARTES DU GOTHA Les noces de Manuel II
9 ANCÊTRE FAVORI Pierre II de Monténégro
10 JEUX Ciel mes aïeux !
12 PRINCES OUBLIÉS Léopold III de Belgique
44 GRANDES DEMEURES Château de Chenonceau
48 TRÉSORS D'ARCHIVES Anobli par Léopold II
50 ARBORESCENCE Tous cousins : Madeleine de Suède et Léka d'Albanie
51 HISTORIENS D'HIER Henri Martin : Alésia
54 FRANÇOISE LAOT 1971 : Farah
56 EXPOSITION Des princes aux pinceaux
58 LIRE & SORTIR Livres et interview
60 NOBLES RECETTES À table Monseigneur !
64 PETITES EXPOS Les liens du sang Sur un air Renaissance

LA SAGA DES ROIS ENFANTS
20 De Rome à Byzance Les héritiers de la Louve
24 Jean Ier le Posthume Le petit roi maudit
26 De Louis XIII à Louis XV Les trois régences
26 Wilhelmine des Pays-Bas Du bois dont on fait les reines
32 Alphonse XIII La couronne au berceau
35 Pou-yi L'enfant céleste
38 Siméon II de Bulgarie Le brun et le rouge
40 Fouad II d'Égypte La quête du père
42 Oyo, roi de Toro Le plus grand des hommes



POINT DE VUE-HISTOIRE. Conception et coordination éditoriale : PHILIPPE DELORME. Iconographie : RAPHAËLLE PETIT & HÉLÈNE DUFLEIT. Direction artistique : LAURENT VASSAL. Maquette : AGNÈS DE QUEIROZ. Secrétariat de rédaction : DOMINIQUE NOBLECOURT, PIERRE HÉROUT & CAROLINE TIFFOU. Avec la collaboration de FRANÇOIS BILLAUT, FANNY DEL VOLTA, BENOÎT GOUSSEAU, FRANÇOISE LAOT, PIERRE MOLLIER, PHILIPPE NOURRY, JEAN-PIERRE PÉRONCEL-HUGOZ, BERTRAND RENOUVIN, PHILIPPE SÉGUY & PATRICK WEBER. Publicité Express-Roularta Services, 29, rue de Châteaudun, 75308 Paris Cedex 09. TÉL. : 01 75 55 17 84. ANNABEL DABARD (1784), LAURE HUON (1612). POINT DE VUE-HISTOIRE. 29, rue de Châteaudun, 75009 Paris. TÉL. : 01 75 55 17 00. FAX : 01 75 55 10 22. DIRECTEUR DÉLÉGUÉ : Sébastien Loison. DIRECTRICE DE LA RÉDACTION : **Colombe Pringle.** Société éditrice : GROUPE EXPRESS-ROULARTA, SA à directoire et conseil de surveillance au capital de 7 150 050 euros. Siège social : 29, rue de Châteaudun, 75009 Paris. CONSEIL D'ADMINISTRATION : **Rik De Nolf** (président), **Francis Balle** (vice-président), **Jean-Antoine Bouchez, Xavier Bouckaert, Monique Canto-Sperber, Brigitte Gauthier Darcet, Emmanuel Paquette, Jan Staelens, Maxime de Jenlis, baron Hugo Vandamme.** PRÉSIDENT-DIRECTEUR GÉNÉRAL ET DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : **Rik De Nolf.** DIRECTEURS GÉNÉRAUX DÉLÉGUÉS : **Corinne Pitavy, Christophe Barbier.** Principal actionnaire : **Roularta Media France.** Imprimerie : Roularta Printing (Belgique). Dépôt légal 08-2013. Commission paritaire : 0216K90713. N° ISSN 2112-4728.

Hormis les autorisations et exceptions prévues par les lois, règlements et conventions internationales et sauf autorisation préalable et écrite, toute reproduction totale ou partielle de tout ou partie du présent numéro est formellement interdite et, constituant une contrefaçon, fera l'objet de poursuites judiciaires.

PHOTOS DE COUVERTURE : © PHOTO JOSSE/LEEMAGE, E-PRESSPHOTO.COM

DE ROME À BYZANCE
Les héritiers de la Louve

Durant l'Antiquité, où les successions au trône se déroulent le plus souvent de manière violente, les chances de survie des rois-enfants sont limitées. Ptolémée XV Césarion à Alexandrie, Honorius Ier à Rome et Michel III à Constantinople en paieront le prix fort.

Par **François Billaut**

PTOLÉMÉE CÉSARION

Fils de César et de Cléopâtre, Ptolémée XV Césarion semble promis, par sa naissance, à dominer le monde antique. La rivalité entre sa mère et Octave, le nouveau maître de Rome, en décidera autrement.

En janvier 47 avant J.-C., Jules César fait de Cléopâtre la seule maîtresse de l'Égypte. Quelques mois plus tard, conséquence d'une croisière sur le Nil, la petite reine de 20 ans offre au conquérant quinquagénaire son seul fils biologique. Césarion, présenté l'année suivante par son père au peuple romain en plein Forum, semble promis au plus brillant avenir. C'est compter sans l'attentat de Brutus, aux ides de mars de septembre – 44, qui va coûter la vie au maître de Rome. Octave, le petit-neveu et fils adoptif de César désigné par le Sénat comme son héritier, Cléopâtre regagne précipitamment Alexandrie pour y mettre son fils à l'abri de ce dangereux «demi-frère». Associé par sa mère au trône et au culte du panthéon égyptien «le divin Césarion-Horus, fils de la déesse-reine Cléopâtre-Isis» devient à l'âge de 3 ans le pharaon Ptolémée XV, corégent des royaumes de Haute et Basse-Égypte. Titre que reconnaît, en –46, le nouveau triumvirat romain à l'héritier de la dynastie lagide. En attendant mieux… Cléopâtre vient de faire du plus puissant des triumvirs, Marc



Cléopâtre VII, immortalisée sous les traits de Liz Taylor dans la production hollywoodienne de Joseph L. Mankiewicz (1963), présente son fils Césarion au peuple de Rome.

© UNITED ARCHIVES/LEEMAGE


Honorius Ier, placé par son père l'empereur Théodose sur le trône romain d'Occident, ne parviendra jamais à s'imposer.

Antoine, maître de la partie orientale de l'empire, son nouveau compagnon et champion. Rival d'Octave, ce dernier reconnaît bientôt Césarion – en qui il retrouve « les traits et les attitudes de son père » – comme héritier légitime et officiel de César.

Le pharaon-enfant est éduqué dans cette perspective au sein de la pouponnière du palais d'Alexandrie, où le rejoignent ses demi-frères et sœur, enfants d'Antoine et de Cléopâtre, les jumeaux Alexandre-Hélios et Cléopâtre-Séléné, en –40, et Ptolémée-Philadelphe en –36. Respectivement titrés roi d'Arménie, reine de Cyrénaïque et roi de Syrie, les trois bambins sont placés sous la suzeraineté de leur frère Ptolémée XV Césarion, « pharaon et roi d'Égypte, roi de Chypre et roi des rois, fils de la reine des rois ». Cléopâtre rêve déjà son aîné comme un nouvel « Alexandre », le fondateur d'Alexandrie, maître d'un empire s'étendant sur les trois continents.

La défaite de la flotte égyptienne face aux navires romains d'Octave, à la bataille navale d'Actium, en septembre –31, anéantit ces rêves de domination. Et quand les vaisseaux du vainqueur arrivent au port d'Alexandrie, quelques mois plus tard, Cléopâtre s'empresse de mettre ses enfants à l'abri. Les trois cadets sont confiés à la garde d'Octavie, première épouse de Marc Antoine et sœur d'Octave. Et pour plus de sécurité, la reine expédie Césarion, le plus exposé par sa naissance, au royaume de Méroé, dans le nord de l'actuel Soudan. Du port de Bérénice, Ptolémée XV pourra embarquer pour l'Inde avec le trésor royal.

C'est là, sur les rives de la mer Rouge, que la nouvelle du suicide d'Antoine et de Cléopâtre parvient à Césarion, maintenant âgé d'une quinzaine d'années. L'adolescent, peut-être trahi par son tuteur Rhodon, se laisse endormir par le discours lénifiant des émissaires d'Octave. Rassuré, il rentre à Alexandrie – sans oublier le trésor –, où le Romain a promis de le confirmer dans ses droits à la double couronne d'Égypte. Mais pour son malheur, Césarion ressemble de plus en plus, tant physiquement que par ses attitudes, à son père biologique. Et il sera bientôt majeur ! « Il n'est pas bon qu'il y ait trop de Césars », souffle le philosophe Arius Didyme à son maître Octave. Quelques jours plus tard, Ptolémée XV Césarion, dernier pharaon de la dynastie Lagide, disparaît définitivement de la scène antique. Probablement étranglé – comme des rumeurs en font mention – par les hommes de main de son « cher frère ! ». Débarrassé de l'encombrant « rejeton biologique de son père adoptif », Octave est enfin libre de devenir Auguste, césar unique, et premier empereur des Romains.

HONORIUS Ier

À la fin du IVe siècle, Théodose Ier de Constantinople réunifie l'Empire en imposant à Rome son fils Honorius. Le jeune monarque échouera pourtant à enrayer le déclin de l'empire romain d'Occident.

Un portrait délicieusement « pompier », réalisé par le peintre français Jean-Pierre Laurens, à la fin du XIXe siècle, nous montre Honorius Ier, un garçonnet d'une dizaine d'années, paré de la pourpre impériale et juché sur un trône d'or bien trop haut pour lui. L'enfant qui peine à porter le glaive et l'orbe, symboles de sa dignité, est né à Constantinople, le 9 septembre 384, second fils de l'empereur Théodose Ier et de l'impératrice Aelia Flaccilla. Paré du titre pompeux de consul l'année de ses 2 ans, Honorius est nommé auguste en janvier 393, qualité impériale qu'il partage avec son père.

Lorsque ce dernier meurt, deux ans plus tard, Arcadius son fils aîné hérite de la partie orientale de l'empire, avec Constantinople pour capitale. Honorius, maintenant âgé de 11 ans, est confirmé dans son titre d'empereur romain d'Occident, sous la régence de Stilicon, le plus valeureux des généraux de son père. Sans usurper directement la couronne, ce soldat d'origine vandale assumera la réalité du pouvoir.

Et bien décidé à léguer le trône à sa descendance, il imposera successivement ses deux filles, Maria disparue en 407, puis Thermantia, à son protégé.

Des « mariages forcés » qui poussent Honorius à faire arrêter et exécuter Stilicon, en 408, avant de répudier sa seconde épouse. Mais, privé du soutien de son beau-père et mentor, le jeune empereur se montre incapable de résister aux vagues d'envahisseurs, Vandales, Suèves et Wisigoths, qui déferlent sur l'empire. De même qu'aux généraux usurpateurs, Gildon et Héraclien en Afrique, Marcus, Gratien et Constantin en Bretagne, Constant en Hispanie, Jovin et Sébastianus en Gaule, Attale et Maxime à Rome, « proclamés » empereurs par leurs soldats.

HONORIUS, CHASSÉ DE ROME, S'ENFERME DANS RAVENNE, OÙ IL S'ÉTOURDIT DE FÊTES ET DE PLAISIRS, AVANT DE MOURIR D'HYDROPISIE.

En 410, Honorius, chassé de Rome puis de Milan par les armées du chef wisigoth Alaric Ier, s'enferme dans Ravenne où il s'étourdit de fêtes et de plaisirs. Et quand il succombe à une crise d'hydropisie, en août 423, c'est encore un usurpateur, Jean, « notaire à la cour de Ravenne », qui s'empare de la pourpre impériale. Mais pour deux ans seulement.

MICHEL III, L'IVROGNE

Empereur à 2 ans, sous la régence de sa mère, la terrible Théodora, Michel III sera sa vie durant un monarque sous influence. En 867, il est assassiné par son favori, Basile le Macédonien... qui lui succède sur le trône.


Devenu empereur de Constantinople à l'âge de 2 ans, sous la régence de la grande impératrice Théodora, Michel III se libère de la tutelle maternelle, en 856. Mais ce monarque velléitaire et débauché tombe sous la coupe d'un favori, Basile, qui lui prendra son trône et sa vie.

Fils de Théophile, l'empereur byzantin iconoclaste du IXe siècle, Michel reçoit à la naissance le surnom de Porphyrogénète, littéralement « né dans la pourpre ». Son père mort le lendemain même de son deuxième anniversaire, le 20 janvier 840, l'enfant devient empereur sous la régence de sa mère l'impératrice Théodora. Mais la brillante souveraine, ancienne prostituée qui par sa politique ferme et avisée contient les invasions et rétablit les finances de l'empire, s'intéresse plus à la théologie qu'à l'éducation de ses enfants.

En 856, écartée du pouvoir par un complot conjoint de son fils et de son frère, Bardas Mamikonian, Théodora est déchue de son titre d'Augusta. Tondue comme une moniale, l'impératrice est cloîtrée au couvent de Sainte-Euphrosyne où elle terminera ses jours. Soucieux de conserver son ascendant, Bardas encourage tous les mauvais penchants de son neveu. Au point que l'adolescent, dont les saouleries scandalisent régulièrement le petit peuple de Constantinople, perd bientôt sa majestueuse épithète de Porphyrogénète pour celle, plus triviale... de Michel l'Ivrogne.

Au plus fort de ses crises d'éthylisme, Michel III sombre dans des accès de démence et de cruauté. Il provoque la scission entre les Églises grecque et latine en persécutant Ignace, le patriarche de Constantinople. Mais il condamne également, sans motif sérieux, des innocents aux plus atroces des supplices. Son favori Basile le Macédonien, un compagnon de débauche, profite de cette faiblesse de caractère pour convaincre Michel d'assassiner Bardas. Le forfait commis, en mai 866, c'est Basile qui s'emparera fermement des rênes du pouvoir.

L'année suivante, il supplante définitivement Michel III, occis à l'occasion d'un banquet, et devient Basile Ier, fondateur de la « dynastie macédonienne » qui va conduire l'Empire romain d'Orient à son apogée. ◆


Particulièrement émouvant, le gisant du petit Jean Ier le Posthume se trouve toujours à Saint-Denis, parmi les autres tombeaux royaux.

JEAN Ier LE POSTHUME
Le petit roi maudit

C'est assurément l'un des rois de France les moins connus. Et celui qui aura laissé les traces les plus évanescentes. Roi dès sa naissance, il ne vivra que quelques jours. Avec lui prendra fin la lignée ininterrompue depuis Hugues Capet, trois siècles auparavant. Par **Benoît Gousseau**

UN VENT GLACIAL souffle sur Vincennes en cette nuit du 13 au 14 novembre 1316 et vient geler les murailles du donjon. Le temps est rude depuis plusieurs hivers : la France souffre de bouleversements climatiques dont des étés pourris ont appauvri les campagnes et provoqué de grandes disettes. Le pays n'a plus de roi depuis cinq mois. Louis X « le Hutin » – c'est-à-dire le Querelleur – s'est éteint le 5 juin 1316 après avoir absorbé du vin glacé à l'issue d'une partie de paume. D'aucuns diront qu'un poison y avait été mis, sans que cela fût établi…

Déjà roi de Navarre, le Hutin n'a ceint la couronne de France, après la mort de son père Philippe IV le Bel, que pour un an, six mois et six jours. Depuis, Philippe de Poitiers, son frère puîné, est régent du royaume. C'est qu'au moment de sa mort, Louis attendait un héritier de sa seconde femme. Tous les espoirs d'une succession de père en fils ininterrompue depuis Hugues Capet sont donc, à cette heure, tournés vers la résidence royale. En cette nuit lugubre de novembre, Clémence de Hongrie est, à Vincennes, sur le point d'accoucher de l'enfant posthume de son royal époux. Sera-t-il garçon ou fille ? Le sort du trône en dépend.

Dans la chambre, étendue sur le vaste lit dont on a remonté les courtines, Clémence est d'une pâleur qui n'altère en rien sa lumineuse beauté.


La naissance du petit Jean, fils de Clémence de Hongrie et de Louis X (ci-contre), né le 15 novembre 1316, cinq mois après la mort de son père, ne permettra pas de perpétuer le miracle capétien. Il s'éteindra après quelques jours, laissant le trône à son oncle Philippe V le Long.

© BIANCHETTI/LEEMAGE ; PHOTO JOSSE/LEEMAGE ; DR

Elle n'a que 23 ans et vit son deuil avec grande douleur et dignité. Elle le sait : dans sa grossesse arrivée à terme est tout l'avenir du royaume. Selon la coutume de l'époque, aucun homme, pas même un médecin, n'est admis à assister aux naissances. Seule présence « officielle » en la circonstance, la comtesse Mahaut d'Artois, car elle est pair de France. Témoin oculaire de l'accouchement, c'est à elle que reviendra tout à l'heure de confirmer au Conseil l'authenticité royale de l'enfant. Mais voici que la sage-femme – la « ventrière » disait-on alors – s'approche du lit. Elle oint le ventre de la parturiente « pour faire sortir l'enfant plus tôt et à moins de douleurs », selon le chroniqueur Barthélemy l'Anglais. C'est encore elle qui coupe le cordon ombilical « du long de quatre doigts », puis lave le bébé du sang dont il est couvert, le frotte de sel et de miel et le lange.

En cette nuit de Vincennes, c'est ainsi que les choses se passent, non sans exclamations de joie et commentaires flatteurs : c'est un garçon ! L'enfant est présenté à sa mère. Mahaut d'Artois vérifie le sexe du nourrisson avant de rejoindre le régent et la cour qui attendent dans des salles proches. Elle annonce, peut-être avec un certain dépit, elle qui a les plus grands projets pour son gendre Philippe de Poitiers, que la France a un roi.

Dès le lendemain, ou le jour suivant – le délai n'excédant jamais trois jours –, on célèbre le baptême. Le petit Jean est porté sur les fonts par ses parrains et marraine, son oncle le régent Philippe, le connétable Gaucher de Châtillon et Mahaut d'Artois. Le cérémonial nous est connu d'après un rituel de l'époque. Le célébrant, quelque puissant prélat pour cet enfançon déjà roi, prononce les paroles sacramentelles : « Jean, je te baptise au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Parrains et marraine, je vous enjoins, ainsi que le père et la mère, que cet enfant, jusqu'à l'âge de 7 ans, soit préservé de l'eau, du feu, du pied des chevaux et de la dent des chiens… ». Suivent l'immersion, puis une triple aspersion. Le régent brandit alors l'enfant pour qu'il soit vu de tous et reconnu sous le nom de Jean, souverain très chrétien.

Las, au cinquième jour de sa vie, le petit roi meurt. Y a-t-il eu nouvel empoisonnement ? Le mystère reste d'autant plus entier que des années plus tard, un certain Giannino Baglioni se présentera comme étant Jean le Posthume. Il prétendra avec force arguments et détails – mais faux documents –, qu'il a été à sa naissance échangé avec l'enfant de la nourrice royale afin de préserver sa vie menacée. Le peuple aime les mystères et la rumeur emplit les chaumières. Mais Baglioni, officiellement fils d'un banquier de Sienne, ne convaincra presque personne… Après la mort du petit Jean lui avaient succédé ses oncles Philippe V le Long, puis Charles IV le Bel, les derniers « rois maudits ». Le temps des Capétiens directs s'était alors clos, mais l'ordre politique sera finalement sauvegardé par l'avènement de Philippe VI de Valois. Après maints débats, le royaume des lys, où le sentiment de nation émergeait, avait choisi le cousin germain : plus français que l'héritier par primogéniture, le fils d'Isabelle de France, devenu Édouard III roi d'Angleterre, ou qu'une héritière aînée.





Ces angelots taquins, dissimulés sous un tissu fleurdelysé, peints par l'atelier de Charles Le Brun au plafond de la Galerie des Glaces de Versailles, ont retrouvé leurs couleurs depuis les restaurations de 2004-07. Symbole de l'éternel renouveau de la monarchie, de génération en génération…

DE LOUIS XIII À LOUIS XV

Au fil des trois régences Bourbon

Les tragédies de l'Histoire ont conduit la France à connaître trois enfants rois et trois régences successives au cours des XVIIe et XVIIIe siècles. D'abord Louis XIII, couronné à 8 ans après l'assassinat du Vert Galant. Louis XIV, roi de 4 ans, après la mort de son père. Et enfin Louis XV qui lui, n'a que 5 ans, lorsqu'une série de décès prématurés le fait succéder à son arrière-grand-père, le Roi-Soleil. Par **Philippe Delorme**

« Louis XIII, roi de France et de Navarre » vers 1616 par Frans Pourbus le Jeune. Souvent critiquée, sa mère Marie de Médicis se révèlera cependant une régente efficace, soucieuse de la concorde civile et de la paix extérieure. À droite : « Anne d'Autriche et le dauphin », avant que celui-ci ne devienne le roi Louis XIV, en 1643. Appuyée par son ministre Mazarin, la régente parviendra à juguler les troubles de la Fronde durant la minorité de son fils.





À 8 ANS ET DEMI, LOUIS XIII ASSUME LA PUISSANCE ROYALE,
NOUVELLE ÉTAPE VERS L'ABSOLUTISME.

LE VENDREDI 14 MAI 1610, Henri IV est assassiné par Ravaillac rue de la Ferronnerie à Paris. Le corps est aussitôt ramené au Louvre. Lorsqu'elle entend la rumeur extraordinaire depuis la cour du palais, Marie de Médicis passe la tête à la fenêtre de sa chambre. Avisant Gilles de Souvré, le gouverneur du dauphin, elle redoute qu'un malheur ne soit arrivé à Louis qui vient, lui aussi, de sortir en carrosse. Souvré lui apprend que son mari est blessé. Bousculant une troupe d'officiers, la reine fait irruption dans le cabinet où repose la dépouille d'Henri IV. Elle s'évanouit de douleur, et ne revient à elle que pour manifester un chagrin immodéré. Elle sanglote en hurlant : « Hélas ! le roi est mort ! » C'est alors que le chancelier Brulart de Sillery apparaît, tenant le petit Louis XIII par la main. Sans émotion – mais non sans panache –, il prononce ces paroles historiques : « Votre Majesté m'excusera, les rois ne meurent point en France. Voici le roi vivant, Madame ! » Sillery s'entretient alors en privé avec Marie de Médicis et l'exhorte au courage. Elle se souvient d'abord qu'elle est mère. Après le régicide, Louis s'est écrié, parlant de Ravaillac : « Ha, si j'y eusse été avec mon épée, je l'eusse tué ! » Pour prévenir d'éventuelles émeutes, des gentilshommes patrouillent dans tous les quartiers. Des régiments sont postés aux points névralgiques et l'on ferme les portes de la ville. Le duc d'Épernon, colonel général de l'infanterie, rassemble au Louvre le régiment des gardes françaises et fait armer les Suisses. Comme les ministres du roi défunt, Marie comprend l'impérieuse nécessité de se faire proclamer régente. Il lui faut cependant engager le parlement à confirmer cette prise de pouvoir…

Le lendemain, 15 mai, dans l'aube blafarde du premier jour du règne de Louis XIII, la régente a convoqué toutes les chambres du parlement au couvent des Grands-Augustins, pour un lit de justice. Le jeune roi – il n'a que 8 ans et demi – a passé la nuit dans la chambre de sa mère, parce qu'il lui « venait des songes ». Mais, vers 10 heures, c'est le visage serein qu'il traverse le Pont-Neuf sur une haquenée blanche, « intrépide », entouré de ses hauts dignitaires. Une estrade a été hâtivement aménagée dans l'un des angles de la salle. La reine mère, en larmes, présente son fils. Puis l'enfant-roi ânonne un bref discours appris par cœur. Il espère que Dieu lui fera la grâce d'imiter les vertus de son père et de suivre les conseils de ses bons serviteurs. Dans le tumulte général, personne ne l'écoute. Par ce lit de justice, la monarchie capétienne franchit une étape sur la voie de l'absolutisme. À première vue pourtant, le parlement sort renforcé de cette séance. En réalité, quelques heures seulement après son avènement, c'est bien le nouveau roi qui a fait acte de justicier suprême. En confiant la régence à sa mère, il impose sa volonté. Dès le trépas de son père, Louis XIII assume ainsi la plénitude de la puissance royale, « le mort saisissant le vif ». Le sacre cesse d'être la cérémonie inaugurale du règne. Le droit dynastique et héréditaire triomphe définitivement.

Trente-trois ans plus tard, le 14 mai 1643, Louis XIII succombera à la tuberculose. Quelques semaines auparavant, son fils aîné, âgé de 4 ans et demi, avait été baptisé solennellement, comme cela était la tradition pour les princes, au XVII[e] siècle. Louis XIII, sur son lit d'agonie, aurait interrogé le futur Roi-Soleil : « Comment vous appelez-vous à présent ? – Je m'appelle Louis XIV, mon papa. – Pas encore, mon fils. Mais ce sera bientôt si c'est la volonté de Dieu. » À peine veuve, Anne d'Autriche va s'employer à conserver la couronne intacte pour son fils. Symboliquement, elle abandonne la dépouille de son mari, et va s'agenouiller, la première, devant Louis XIV, au château-vieux de Saint-Germain-en-Laye. Au milieu des courtisans, elle presse le petit roi contre son cœur, les yeux remplis de larmes. Discrètement, Anne a préparé le terrain, multipliant les contacts avec les membres du gouvernement. Les disparitions consécutives de Richelieu et de Louis XIII ont ravivé bien des convoitises ! Les grands relèvent la tête. Dès le 15 mai, la reine regagne le Louvre, avec le nouveau roi et dix mille hommes, en troupe hétéroclite. Mais, auparavant, elle a dépêché, au nom de son fils et au sien propre, des courriers aux gouverneurs et aux commandants des armées, afin de les maintenir dans l'obéissance.

© LUISA RICCIARINI/LEEMAGE, PHOTO JOSSE/LEEMAGE

Dans sa déclaration du 20 avril précédent, Louis XIII avait voulu limiter les pouvoirs de sa future veuve – dont il se méfie – en la soumettant aux avis d'un conseil. Aussi, le 18 mai, convoque-t-elle le parlement pour faire enregistrer un nouveau règlement, qui lui laissera les mains entièrement libres. Comme son père avant lui, debout sur son siège, Louis XIV gazouille quelques mots que personne n'entend. Les procès-verbaux les ont pourtant consignés : « Messieurs, je suis venu vous voir pour vous témoigner mes affections. Monsieur le chancelier vous dira le reste ». En vérité, il semble que ni la reine ni la gouvernante, Madame de Lansac, ne soient parvenues à faire parler l'enfant. Habilement, Anne d'Autriche flatte les magistrats qui, unanimes, annulent le testament que Louis XIII les avait obligés d'enregistrer. La fiction veut que ce soit Louis XIV qui, « séant en son lit de justice […] a déclaré et déclare la reine sa mère régente en France, conformément à la volonté du défunt roi, Son très honoré Seigneur et père, pour avoir soin de l'éducation et nourriture de sa personne, et l'administration libre, absolue et entière des affaires de son royaume pendant sa minorité. »

Après les tragiques années 1711-1712, qui avaient vu les décès successifs de trois dauphins, l'héritier du trône de France était un nourrisson, né le 15 février 1710 et titré duc d'Anjou par son bisaïeul Louis XIV, un apanage revenu à la maison de France depuis que le précédent titulaire, en devenant Philippe V d'Espagne, avait perdu ses droits héréditaires de ce côté-ci des Pyrénées. « Voici tout ce qui me reste de ma famille », s'était lamenté le vieux souverain qui s'éteint à son tour le 1[er] septembre 1715. Avant de mourir, il avait confié à son frêle successeur de 5 ans : « Mignon, vous allez être un grand roi, mais tout votre bonheur dépendra d'être soumis à Dieu et du soin que vous aurez de soulager vos peuples. Il faut pour cela que vous évitiez autant que vous le pourrez de faire la guerre : c'est la ruine des peuples. Ne suivez pas le mauvais exemple que je vous ai donné sur cela ; j'ai souvent entrepris la guerre trop légèrement et l'ai soutenue par vanité. Ne m'imitez pas, mais soyez un prince pacifique, et que votre principale application soit de soulager vos sujets. »

Quatre semaines auparavant – et en infraction flagrante avec la tradition dynastique –, Louis XIV avait fait une déclaration habilitant ses bâtards légitimés à coiffer la couronne en cas d'extinction des branches légitimes des Bourbons. De plus, il avait désigné par testament l'un d'eux, le duc du Maine, pour veiller à la sûreté et à l'éducation du roi mineur, tandis que le premier prince du sang, son neveu le duc d'Orléans, héritier présomptif, ne serait que président du conseil de régence. Dès le 2 septembre, Philippe d'Orléans convoque le parlement pour réclamer la régence et solliciter « les sages remontrances » des magistrats – un droit dont Louis XIV les avait dépouillés. Séduits par de telles assurances, ceux-ci le proclament par acclamation régent du royaume, avec pleine disposition des forces militaires, des charges et des offices. Le testament de Louis XIV restera donc lettre morte, et le duc du Maine devra renoncer à toute autorité. S'ouvre alors le temps de la Régence, de sulfureuse mémoire… ●



« Le jeune roi Louis XV octroyant des lettres de noblesse au corps de ville en 1716 », peinture de Louis Boullogne le Jeune. Investi de la puissance symbolique, le petit monarque ne règne que sous l'autorité de son grand-oncle Philippe d'Orléans, son héritier présomptif, qui le servira néanmoins avec abnégation et une loyauté indéfectible.

WILHELMINE DES PAYS-BAS

Du bois dont on fait les reines

En 1890, Wilhelmine d'Orange-Nassau, âgée de 10 ans, succède à son père, le roi Guillaume III, sur le trône des Pays-Bas. Sous la régence de sa mère, Emma de Waldeck-Pyrmont, la fillette inaugure un règne qui durera plus d'un demi-siècle. Par **François Billaut**



« LA JEUNE REINE porte encore les cheveux lâchés. Elle est svelte, gracieuse, jolie et d'une vive intelligence. Elle parle parfaitement l'anglais et se comporte avec des manières charmantes. » Toujours en quête d'un trône où elle pourrait marier l'un de ses innombrables descendants, Victoria de Grande-Bretagne note scrupuleusement dans son Journal ses premières impressions sur Wilhelmine des Pays-Bas. La souveraine adolescente, qui vient d'effectuer une première visite au Royaume-Uni, a vraiment tout pour lui plaire : une tête bien faite, une couronne stable et de solides racines germaniques…

Quand elle naît à La Haye, le 31 août 1880, la petite princesse ne semble pourtant pas destinée à régner. Unique fille du roi Guillaume III des Pays-Bas, âgé de 63 ans, et de sa seconde épouse Emma de Waldeck-Pyrmont, 22 ans, il lui reste encore un demi-frère aîné de 31 ans, Alexandre, prince d'Orange, né du premier mariage de son père avec Sophie de Wurtemberg. Et la loi « semi-salique », alors en vigueur dans le royaume, la place seulement en troisième position dans l'ordre de succession, après ce frère et leur grand-oncle le prince Frederick, fils survivant de Guillaume Ier, le premier roi des Pays-Bas.

Au palais Huis ten Bosch, élégante et confortable demeure des environs de La Haye, la fillette mène l'existence insouciante d'une princesse modèle. Un univers douillet, peuplé de poneys, de chiens et de poupées pour qui Wilhelmine organise de « grands dîners » dans son chalet du parc. Construite à son intention, la ravissante maisonnette dispose d'une vraie cuisine, amplement fournie en casseroles, poêles, jattes et saladiers. Le roi et la reine y sont régulièrement conviés pour constater les progrès culinaires, bien réels, de leur fille. Très vite pourtant, la mort du prince Frederick, en 1881, suivie de celle du prince d'Orange, trois ans plus tard, font de Wilhelmine l'héritière présomptive du trône.

En novembre 1890, son père s'éteint à son tour et Wilhelmine devient, à 10 ans, reine des Pays-Bas. La régente Emma, accaparée par la charge du gouvernement, s'adjoint l'aide de miss Winter, une gouvernante anglaise, pour l'éducation de sa fille. Une mission de confiance dont témoignera l'institutrice quelques années plus tard : « Après quelques minutes d'entretien avec Sa Majesté, la royale enfant est apparue dans l'entrebâillement de la porte. Sa petite tête fièrement dressée, auréolée de cheveux blonds, n'est pas absolument belle mais très charmante. Toute sa jeune personne semble déjà empreinte de la dignité, de toutes les qualités de la grande famille d'Orange. »



L'installation d'une salle de classe au palais Huis ten Bosch, avec son tableau noir, enthousiasme la petite reine. Comme les leçons de miss Fischer, dont elle fait à son tour bénéficier ses poupées. Un ressort pédagogique que s'empresse d'utiliser l'institutrice, subjuguée par l'intelligence et la vivacité d'esprit de sa jeune élève : « À mon arrivée, outre le néerlandais, Wilhelmine maîtrisait déjà parfaitement l'allemand et le français, langue dans laquelle nous avons débuté ses cours. Mais avec la facilité que montrent les Hollandais pour l'étude des autres langues, au bout de quelques mois elle parlait couramment l'anglais et nous avons pu commencer l'étude de l'histoire, de la géographie et des arts. »

À cet apprentissage exigeant, la régente Emma adjoint un programme d'économie et une « formation » militaire. Cette discipline est jugée « inconvenante » pour une princesse, mais elle se révélera pourtant essentielle. Car, bien des années plus tard, Wilhelmine devra affronter l'invasion de son pays par l'Allemagne nazie. Elle le fera sans jamais plier ni rien céder de ses prérogatives. Quitte parfois à empiéter un peu sur celles de son gouvernement. Cette détermination, la future « reine de fer » en avait déjà preuve le jour de sa majorité constitutionnelle, le 6 septembre 1898. Lorsqu'elle avait préféré sa propre prose au « discours d'installation » que tentait de lui imposer son Premier ministre. ●

En 1890, Wilhelmine des Pays-Bas, seul enfant survivant de Guillaume III, entame son règne sous la régence de sa mère, la reine Emma. Déclarée majeure l'année de ses 18 ans, la « romantique » jeune fille révèlera très vite une volonté de fer.

Né le 17 mai 1886 à Madrid, presque six mois après la mort de son père, Alphonse XIII a deux sœurs aînées – Maria Mercedes et Maria Teresa. Pourtant, il devient roi dès sa naissance en raison de la préférence masculine. Après la régence de sa mère Marie-Christine, il connaîtra un règne mouvementé, jusqu'à la proclamation de la République, en 1931. Il s'éteindra en exil à Rome, dix ans plus tard.

ALPHONSE XIII

La couronne au berceau

Le 17 mai 1886 au matin, le somptueux Palais royal de Madrid, édifié au XVIIIe siècle par le premier Bourbon d'Espagne, est le théâtre d'une animation fébrile, tandis que la vaste Place d'Orient s'emplit d'une foule toute aussi nerveuse… Par **Philippe Nourry**

TOUS ATTENDENT la naissance d'un héritier à la Couronne. Ce n'est pas que celle-ci risque de tomber en déshérence, puisque la reine-régente Marie-Christine de Habsbourg-Lorraine, veuve d'Alphonse XII depuis six mois seulement, est déjà mère de deux princesses habilitées à la porter. Mais qu'un héritier mâle vienne enfin succéder à son père, emporté à 27 ans par la tuberculose, semble relever du miracle. Au 16e coup de canon, saluant la naissance d'un garçon, une clameur joyeuse se fait ainsi entendre jusque dans les salons du palais, tandis que s'ouvrent toutes grandes les portes de la chambre où l'auguste parturiente vient d'accoucher selon les vœux de tous…

Témoin aux premières loges de cette scène mémorable, l'infante Eulalia, tante paternelle du nouveau-né et mémorialiste de la famille, en résumera l'émotion d'une formule qui dit tout : « Pour la première fois dans l'histoire de l'Espagne, un enfant naissait roi. » À quoi s'ajoute l'aura d'une conception de la dernière chance et d'une naissance posthume. Orphelin prédestiné, le nouveau-né trouve dans son berceau tous les atouts de nature à lui assurer la ferveur de son peuple. Devant le plateau d'argent où la tradition commande de le présenter à la cour, le chef du gouvernement en exercice, don Praxedes Sagasta – sans doute pour rompre la tension de longues heures d'attente – aura ce commentaire bonhomme : « Nous voilà avec la plus petite quantité de roi possible, mais nous avons un roi ! »



En attendant, l'Espagne, déjà habituée à un long matriarcat royal depuis la régence de Marie-Christine de Bourbon-Siciles, dernière femme de Ferdinand VII, puis le règne non moins turbulent d'Isabelle II, brisé par une révolution en 1868, devra s'accommoder d'une autre durable gouvernance féminine en la personne de cette seconde Marie-Christine, archiduchesse d'Autriche.

Alphonse XII l'avait épousée en secondes noces et elle se retrouvait veuve avant la trentaine… Fort heureusement, le royaume, depuis la Restauration de 1875, connaît une enviable stabilité, succédant à sept années de chaos. La nouvelle monarchie a des bases plus saines, celles d'un régime parlementaire assis sur la stricte alternance au pouvoir de deux grands partis : le conservateur et le libéral. Alphonse XII s'y était plié avec sagesse, époux inconsolable au terme de son premier mariage avec une princesse très aimée, fauchée dans la fleur de l'âge par cette phtisie galopante qui devait l'emporter à son tour. Sa seconde union avec Marie-Christine était certes de pure convenance, mais le choix de cette nièce de l'empereur François-Joseph s'était révélé aussi fertile pour sa descendance que judicieux pour la bonne réputation de la dynastie. Épouse délaissée, mais d'une constante dignité du vivant de son mari, elle se montrera, tout au long de sa régence, une souveraine scrupuleusement soumise à ses devoirs, une mère aimante et une femme d'altière vertu, ce qui lui vaudra, de la part d'un peuple accoutumé aux écarts

ALPHONSE XII
Une légende romantique

Appelé en janvier 1875 à restaurer le trône des Bourbons, Alphonse XII n'a que 18 ans lorsqu'il est rappelé de l'exil parisien où il a grandi avec sa mère. Compte tenu des relations plus que lointaines entre la reine et son père officiel, l'ex-roi consort François d'Assise, il est plus que vraisemblablement le fils d'un des nombreux amants d'Isabelle II, l'officier du Génie Enrique Puigmolto. Son union, quatre ans plus tard, avec sa cousine, Maria Mercedes d'Orléans et Bourbon, fille du duc de Montpensier et de sa tante, l'infante Luisa Fernanda, est incontestablement un mariage de forte inclination. Hélas, il ne durera que deux saisons, la toute jeune reine expirant dans les bras d'Alphonse XII six mois après leur lune de miel. L'Espagne sentimentale en fait aussitôt une légende et une complainte aussi célèbre que romantique : celle d'un roi désespéré errant à la recherche de son amour perdu… « *¿ Donde vas Alfonso XII ?* – Où vas-tu, triste de toi ? » La réalité se révèle plus prosaïque. Aussi amoureux qu'il ait été de Mercedes, Alphonse XII – aussi ardent que sa mère – ne s'est jamais séparé de sa maîtresse, Elena Sanz, une cantatrice qui lui donnera plusieurs bâtards…



Jusqu'à l'âge de 16 ans, Alphonse XIII restera sous la tutelle de sa mère Marie-Christine. Durant cette régence, l'Espagne perdra Cuba, Porto Rico et les Philippines…

de conduite de ses précédentes reines, le surnom un rien moqueur de « *Doña Virtudes* – Madame Vertu».

Envers de la médaille, l'enfance d'Alphonse XIII sera marquée par l'adulation d'un entourage familial presque exclusivement féminin, l'enfermement d'une cour à l'étiquette étouffante, et l'influence de précepteurs plus attachés à faire de lui un roi sportif et militaire qu'un monarque appelé à affronter les tourmentes qui allaient survenir. Le jeune souverain n'a que 12 ans lorsque l'Espagne, en 1898, perd ses dernières colonies à l'issue d'une guerre inégale et désastreuse contre les États-Unis. Meurtri et humilié, le pays rêve d'une régénération en profondeur, soutenue par la voix de ses penseurs et écrivains. Or, dès les premières années du XX[e] siècle, le régime de notables donne déjà des signes d'épuisement sous la poussée de forces nouvelles, politiques et sociales.

Quand, à 16 ans révolus, le 17 mai 1902, Alphonse XIII est propulsé dans l'arène, il n'est pas seulement un jeune homme inexpérimenté. Le cocon où il a grandi, sans contact avec les réalités d'un pays en pleine mutation, l'a privé des horizons que son intelligence et sa sensibilité pourtant vives auraient pu lui ouvrir. La conscience qu'on lui a insufflée de sa propre supériorité, le panache égocentrique qu'il associe à son rang, joint à la désinvolture quelque peu frivole et changeante d'un tempérament plus séducteur que réfléchi, l'entraîneront peu à peu à des imprudences qui finiront par lasser son peuple. Mais cela est une autre histoire, dont son petit-fils, le roi Juan Carlos, 34 ans après l'exil de son aïeul, saura tirer les leçons, avec d'autant plus de sagesse que les circonstances l'auront contraint à assumer, dans la périlleuse période de transition démocratique, ce rôle éminent d'inspirateur politique qu'Alphonse XIII avait rêvé de jouer et qu'il l'avait perdu. ●

Journaliste et écrivain, **Philippe Nourry** est notamment l'auteur d'une **Histoire de l'Espagne, des origines à nos jours,** Tallandier, 880 p., 39,90 €.

© AISA/LEEMAGE, DR

© HERITAGE IMAGES/LEEMAGE

Pou-yi, devenu empereur de Chine en 1908, accompagné de son père, le prince régent Chun, et de son petit frère le prince Pou-jie.

POU-YI
L'enfant céleste

Fils du Ciel et Seigneur des Dix Mille Années, Pou-yi n'a pas 3 ans quand il coiffe la couronne impériale de Chine. Douzième et dernier souverain de la dynastie Tsing, l'empereur-enfant vit ses jeunes années reclus dans la Cité Interdite. Par **François Billaut**

À son arrivée dans la Cité Interdite, en novembre 1908, Pou-yi n'a pas 3 ans. Mais il se souvient de sa rencontre avec l'inquiétante impératrice douairière T'seu-hi, celle qui, dans l'ombre, dirige la Chine d'une main de fer, fait et défait les empereurs.

« NE PLEURE PAS, ce sera bientôt terminé ! » Dans un souffle, le prince-régent Chun tente de rassurer le nouveau « Fils du Ciel », Aisin Gioro Pou-yi, son fils de 2 ans et 10 mois. Ce 2 décembre 1908, juché depuis de trop longues heures sur le trône monumental du pavillon de l'Harmonie Suprême, l'enfant s'agite en subissant le défilé des élites accourues pour se prosterner. Petit bouddha céleste au crâne rasé, l'enfant engoncé dans ses lourdes robes de soie jaune brodées de dragons et de perles de feu, n'a qu'à peine conscience de la cérémonie qui se déroule à ses pieds.

Désigné quelques jours auparavant pour succéder à son oncle l'empereur Kwang-Hsu, entré en agonie, Pou-yi a été arraché aux bras de sa mère pour être confié à celle qui, depuis plus d'un demi-siècle, fait et défait les souverains et règne sans partage : la grande impératrice douairière Ts'eu-hi. Un épisode, terrifiant, que le garçonnet gardera toujours en mémoire : « Il y avait devant moi un rideau inquiétant, derrière lequel j'ai entrevu un visage très maigre, d'une grande laideur. » Le surlendemain de cette entrevue, l'omnipotente redoutable douairière et l'empereur régnant sont déjà partis « chevaucher le dragon céleste… ».

Sous la régence de son père et de la nouvelle impératrice douairière Long-yu, Pou-yi entame son règne de « Dix Mille Années » ! Après plus de 250 ans de domination sur la Chine, la dynastie mandchoue des Tsing peine à maintenir le joug de son administration féodale sur la majorité han du pays. Un ferment révolutionnaire agite les villes, et les « seigneurs de guerre » et autres potentats locaux rançonnent les campagnes. Le général et Premier ministre Yuan She-k'ai en profite pour abolir la monarchie et devient Président de la république.

Le 12 février 1912, Pou-yi, maintenant âgé de 6 ans, assiste à l'apposition du grand sceau impérial sur son propre acte d'abdication : « Je revois parfaitement l'impératrice Long-yu s'essuyer les yeux avec son mouchoir. Devant elle, un vieil homme obèse au visage noyé de larmes. Je reste décontenancé, ne comprenant pas pourquoi les adultes pleurent ainsi. » Comment le pourrait-il quand l'infinie révérence dont l'entourent les trois mille eunuques de la Cité Interdite le berce encore de l'illusion de son pouvoir absolu ? Son règne se limite désormais aux 45 hectares de ce dédale de palais, coiffés de tuiles cuivrées, où la République s'engage, par les « articles du traitement bienveillant », à lui conserver son titre d'empereur et une confortable rente.

Dans cette enceinte irréelle, Pou-yi mène, selon ses propres termes « la plus absurde enfance qui soit ! » Une vie en vase clos, ponctuée par un protocole contraignant et anachronique. Dès son réveil, un incroyable cortège entoure l'enfant. À sa tête, l'eunuque de l'intendance, que Pou-yi désigne non sans humour comme son « klaxon », pousse des cris aigus destinés à écarter les importuns. Puis viennent les généraux eunuques qui marchent en crabe pour ouvrir la voie. Pou-yi apparaît alors, le plus souvent en palanquin, cerné par l'essaim de la suite impériale : eunuque médecin, eunuque du thé, des rafraîchissements ou encore eunuques « de la chaise percée ».



« J'ÉTAIS LE FILS DU CIEL,
SEIGNEUR DES DIX MILLE ANNÉES, ET À CE TITRE, AU-DELÀ DES FRONTIÈRES DU BIEN ET DU MAL… »

« Ce cortège bigarré se déplaçait avec dignité dans la mesure où il n'était pas troublé par mon intervention. Car lorsque j'étais encore tout petit, j'aimais faire le fou. Toute la procession se bousculait alors dans mon dos. » Face à ces malices enfantines, dont le Fils du Ciel témoignera dans ses Mémoires en forme d'autocritique, les officiants semblent aussi paniqués que l'éléphant face à la souris. D'autant que les facéties de Pou-yi tournent parfois aux jeux cruels : « Mon entourage encourageait ma manie de tourmenter les autres. On en revenait toujours au fait que j'étais le Fils du Ciel, et à ce titre, au-delà du bien et du mal. »

Le monde que l'enfant appréhende par l'enseignement de ses professeurs chinois n'est guère plus palpable. Si aucun détail de la glorieuse dynastie Tsing ne lui est inconnu, Pou-yi avoue ne pas avoir appris « les quatre opérations de base. Si moi, de mon côté, je n'avais pas lu une foule de livres, je n'aurai même pas su, à 16 ans, que le riz poussait dans la terre. » Du monde réel, il ne perçoit que des murmures, des rumeurs, comme celle qui lui apprend qu'il a brièvement retrouvé sa couronne, à la faveur d'un énième coup d'état, du 1er au 13 juillet 1917.

Dans cette période troublée, un compagnon de jeu et d'étude, son petit frère le prince Pou-jie, rejoint enfin l'empereur au sein de la Cité Interdite. Comme un nouveau professeur, l'Écossais Reginald Johnston, chargé de l'éducation des jeunes princes, à partir de 1919. « Je n'avais encore jamais eu l'occasion de voir des étrangers en chair et en os, mais les reproductions publiées dans les illustrés m'avaient donné une première impression de leur aspect : tous portaient une moustache et une canne à la main ! » Grâce à ce nouveau précepteur, Pou-yi entrevoit l'existence d'un monde fascinant au-delà des épaisses murailles.

© RUE DES ARCHIVES, DR





Après 1912, Pou-yi poursuit son règne virtuel sur le seul territoire de la Cité Interdite. La vie dorée d'un prisonnier, magistralement relatée dans « Le dernier empereur » de Bertolucci. Adulte, le souverain collaborera avec l'occupant nippon et se laissera couronner empereur fantoche du Mandchoukouo.

Le Fils du Ciel succombe aux sirènes de l'Occident. « Johnston me donna le sentiment que les Européens formaient la race la plus civilisée de la terre. » Il se rebaptise « Henry », truffe son chinois d'anglicismes, s'habille à l'européenne et joue au tennis. Johnston contraint les médecins du jeune garçon, atteint de myopie, à lui fournir des lunettes. Accessoire incompatible avec la tradition. Mais le pire est encore à venir. Un matin, vexé par une réflexion du Britannique qui la compare à une « queue de cochon », l'empereur tranche sa natte, privilège et symbole de la suprématie des Mandchous sur les autres peuples de la Chine. Le 15 novembre 1924, une nouvelle révolution éclate et l'armée chinoise envahit la Cité Interdite. Pou-yi est contraint d'abandonner le palais-prison de ses jeunes années.

Cependant, il redeviendra empereur, en Mandchourie, au prix de funestes compromissions avec l'envahisseur japonais, de 1934 à 1945. Triste épisode qui s'achèvera par l'arrestation de Pou-yi, sa mise en accusation, puis sa « rééducation » dans les camps de Mao Tsé-toung. L'ancien empereur terminera ses jours, dans les années 1960, comme simple jardinier, employé au conservatoire botanique de Pékin et « soutien officiel » du Grand Timonier. ●

Ci-dessous : au terme d'un demi-siècle d'exil, Siméon II retrouvera son pays, en mai 1996, accueilli par plusieurs centaines de milliers de Bulgares enthousiastes. Il assumera les fonctions de Premier ministre de 2001 à 2005.

SIMÉON II DE BULGARIE

Le brun et le rouge

La Seconde Guerre mondiale a bouleversé son destin. Né pour régner, Siméon de Saxe-Cobourg-Gotha n'a que 6 ans quand il succède à son père, le tsar Boris III, peut-être assassiné par Hitler. En 1946, lui-même devra fuir son pays, écrasé sous la botte de Staline. Par **Bertrand Renouvin**





LORSQUE SIMÉON de Saxe-Cobourg-Gotha naît, le 16 juin 1937 à Sofia, la Bulgarie peut encore croire à un avenir relativement paisible. Comme dans les autres royaumes, les cloches des églises sonnent à toute volée. Pour marquer la naissance du petit prince de Preslav, le roi Boris III et la reine Jeanne – fille de Victor-Emmanuel III d'Italie – accordent l'amnistie à des prisonniers politiques, tandis que tous les enfants du pays se voient accorder un point supplémentaire à leurs notes d'examen. Le baptême du petit Siméon sera non moins mémorable, grâce au pilote bulgare qui avait rapporté de l'eau du Jourdain.

Deux ans plus tard, la guerre éclate en Europe de l'Ouest. Les Balkans sont progressivement envahis par les Italiens puis par les Allemands. L'Albanie succombe, la Grèce est attaquée. Dès novembre 1941, la Roumanie, la Hongrie et la Slovaquie adhèrent au Pacte tripartite sous l'égide de Berlin. Après avoir longtemps hésité entre l'Allemagne et la Russie, Boris III rejoint le camp du IIIe Reich et la Bulgarie accueille des missions militaires allemandes. Alors âgé de quatre ans, Siméon n'a pas encore conscience de l'invasion et du redécoupage des Balkans. Il aime jouer aux chaises musicales avec d'autres enfants, parmi lesquels une jolie cousine dont il se souvient encore…

Tandis que leurs voisins subissent toutes les affres de la guerre, les Bulgares vivent paisiblement jusqu'en août 1943, dans un pays agrandi à la Macédoine yougoslave et à la Thrace grecque. L'attaque allemande de l'Union soviétique et les succès de la Wehrmacht ne changent pas la donne : à la différence des Roumains, les Bulgares ne sont pas mobilisés contre l'Armée rouge et la bataille de Stalingrad renforce dans le peuple la russophilie traditionnelle.

Le roi Boris tentera toujours de maintenir un équilibre difficile entre les belligérants. Il a pris contact avec les Américains à Berne, et c'est au retour d'une rencontre avec Hitler en Prusse orientale que le souverain décède brutalement, le 28 août 1943, alors qu'il n'avait que 49 ans. Les services allemands sont immédiatement accusés d'avoir empoisonné le roi, coupable de négociations avec les Alliés, tandis que la thèse officielle attribue le décès à une crise cardiaque à la suite d'une ascension en montagne. La tragédie plonge la famille royale et la plupart des Bulgares dans la consternation. Siméon se souvient de ce moment cruel : la première fois qu'il a saisi un combiné téléphonique, c'était pour entendre une voix qui lui annonçait la mort de son père…

Selon la loi du royaume, le prince héritier est proclamé roi –ou tsar– des Bulgares. Siméon II est alors âgé de 6 ans et un Conseil de régence s'impose. La Constitution prévoit l'élection de ce Conseil par l'Assemblée nationale, mais Hitler fait savoir que le Premier ministre Bogdan Filov est « le plus qualifié pour diriger le pays ». Ce germanophile appelle à ses côtés le prince Cyrille, frère du défunt roi, et le général Mihov. Tous trois constituent le Conseil de régence et s'efforcent de nazifier le pays, sans toutefois parvenir à persécuter les citoyens juifs que l'Assemblée nationale place sous sa protection.

Les victoires de l'Armée rouge provoquent en Bulgarie une situation révolutionnaire qui bouleverse le destin du roi-enfant. Le 8 septembre 1944, les troupes soviétiques franchissent la frontière sans rencontrer d'opposition, tandis que des groupes de résistants s'emparent de Sofia, arrêtent les trois régents, avant de les fusiller. Un nouveau Conseil de régence est instauré, au sein duquel s'impose l'autorité du communiste Todor Pavlov.

La Bulgarie reste en monarchie et Siméon II demeure roi, mais le gouvernement est dominé par les communistes inféodés à l'URSS et bénéficiant de la présence de l'Armée rouge. Deux ans plus tard, le 8 septembre 1946, la monarchie est finalement abolie par référendum et le roi est sommé de quitter son pays dans les 48 heures. Sans avoir abdiqué, le roi Siméon prend avec sa mère le train pour Istanbul, puis un bateau pour l'Égypte. Les exilés n'ont eu droit qu'à une seule valise par personne… ●

Candidat à l'élection présidentielle de 1974, **Bertrand Renouvin** est ancien membre du Conseil économique et social. Éditorialiste du bimestriel « Royaliste », il connaît personnellement le roi Siméon II.



Le roi Boris III et la reine Jeanne avec leurs enfants Marie-Louise et Siméon, au palais de Sofia, à l'aube de la guerre, en septembre 1939. À gauche, billet de 1943 à l'effigie du jeune Siméon II.

© ALEXANDRA BOULAT/SIPA, D. DELKOFF/SIPA, MP/PORTFOLIO/LEEMAGE, DR



FOUAD II D'ÉGYPTE

La quête du père

Césarion, Romulus Augustule, Édouard V, Louis XVII… Il n'a manqué à Fouad II, jadis, qu'une fin tragique pour figurer sur la liste des enfants-rois légendaires.

Par **Jean-Pierre Péroncel-Hugoz**

LE DERNIER MONARQUE *de jure* d'Égypte et du Soudan naît le 16 janvier 1952 au Caire, quelques jours avant l'incendie criminel du centre de cette capitale, mais avec dans son berceau les éléments encore intacts du prestige dynastique. Sa lignée a édifié en un siècle l'Égypte moderne. Il a aussi un officier napoléonien dans son arbre généalogique : Joseph Sève, islamisé en Soliman Pacha. Ses parents sont le roi Farouk – jeune « Hercule couronné » – et une juvénile beauté cairote, Narriman. Fouad II aurait pu régner paisiblement sur le plus beau royaume oriental, celui du Nil, habitué à un pouvoir monarchique rayonnant et respecté depuis les trente dynasties de pharaons, suivies de cinq lignées mahométanes. Sur le seul État-nation islamo-chrétien solide où primait, depuis les années 1920, une vraie royauté parlementaire aux prisons vides et aux coffres pleins. Devaient en décider autrement la défaite des armes égyptiennes, en 1948, devant la nouvelle entité israélienne et plus encore peut-être la dépression profonde de Farouk après l'humiliation politique que lui inflige Londres en 1942, suivie, un an plus tard, d'un grave accident de la route où la Mercédès royale – offerte par Hitler – percute un véhicule militaire britannique.

Cependant les officiers égyptiens putschistes qui, au début de l'été de 1952, surprennent Farouk à Alexandrie et l'y forcent à abdiquer en faveur du nourrisson Fouad, sont menés par le général Mohammed Naguib. Celui-ci ne craint pas de montrer son royalisme en baisant la main de Farouk avant que son yacht ne le conduise en Italie avec Narriman, et aussi avec Fouad II, roi sans le savoir mais représenté en Égypte par un régent, l'émir Abdelmoneïm qui nomme Naguib à la tête du gouvernement. À ce moment-là, le sentiment monarchiste reste largement répandu dans le pays, mais des « officiers libres », très ambitieux, de l'entourage de Naguib, dirigés par le colonel Gamal Abdel Nasser, imposeront en juin 1953 un régime républicain, souhaité par Washington. Un an après, le naïf Naguib est écarté. Commence alors une dictature militaire qui, avec Nasser, puis Sadate, et enfin Moubarak, se maintiendra près de 60 ans.

Quant à Fouad II, il recevra une bonne éducation classique en Suisse romande. Mais il sera très tôt privé de sa mère qui, vite divorcée de Farouk, contracte successivement deux autres mariages en Égypte. Après la mort de son père en 1965, l'adolescent sera guidé par Rainier III de Monaco et c'est dans la principauté azuréenne qu'il épouse en 1976 la Française Dominique Loeb, islamisée en Fadila – pour perpétuer le « F » fétiche de la famille. De cette union naîtront trois enfants. L'aîné des deux garçons, Mohamed Ali Fouad, vient d'épouser à Istanbul, Noal, petite-fille de Zaher, dernier chah d'Afghanistan. À la suite d'un divorce agité, en 1996, Fouad II, démuni, quittera sa résidence parisienne pour rejoindre en Suisse ses trois demi-sœurs, nées d'un premier mariage de Farouk. Cette situation peu enviable n'empêchera pas un intrigant levantin de se faire passer un moment pour l'ancien monarque… Hosni Moubarak avait permis à Fouad II de venir, sans se cacher, visiter l'Égypte avec sa famille et de prier à la mosquée cairote Rifaï sur les tombeaux de Fouad I[er] et de Farouk. Lors de la révolution populaire qui, en février 2011, a renversé le régime né du coup d'État de 1952, l'ex-roi-enfant se prononce pour « plus de démocratie ». Mais Fouad II surtout a consacré une part de sa vie à défendre – discrètement mais assez efficacement – la mémoire calomniée de son père, souverain plutôt débonnaire, présenté comme un sardanapale par ses détracteurs. Depuis la décennie 1980, la parution de livres, d'articles et de films a d'ailleurs contribué à ce rééquilibrage historique. ●

FOUAD A CONSACRÉ UNE PART DE SA VIE À DÉFENDRE LA MÉMOIRE CALOMNIÉE DE FAROUK.

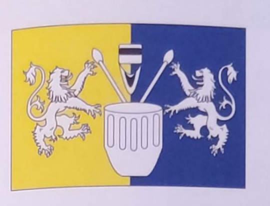
Jean-Pierre Péroncel-Hugoz, journaliste et éditeur, est l'ancien correspondant du *Monde* en Égypte.

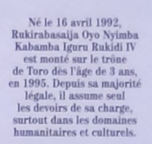
Depuis la chute de la monarchie égyptienne, en 1953, Fouad II a vécu en exil, entre la Suisse et la France. Ci-dessous, le roi Farouk, sa dernière épouse Narriman et leur fils au cours des derniers mois du règne. À droite : Fouad II enfant.





© PAUL ROGERS/THE TIMES/SIPA, FARABOLA/LEEMAGE, DR





Né le 16 avril 1992, Rukirabasaija Oyo Nyimba Kabamba Iguru Rukidi IV est monté sur le trône de Toro dès l'âge de 3 ans, en 1995. Depuis sa majorité légale, il assume seul les devoirs de sa charge, surtout dans les domaines humanitaires et culturels.

RUKIDI IV, ROI DE TORO

Le plus grand des hommes

Parmi les royautés traditionnelles que compte l'Afrique subsaharienne, celle de Toro en Ouganda peut s'enorgueillir d'avoir pour souverain le plus jeune des dirigeants de la planète. Par **Henri Dubois**

À L'ÉPOQUE COLONIALE, l'Ouganda comportait des chefferies et des royaumes bantous parmi lesquels le Toro, qui avait acquis son indépendance à l'égard du Bunyoro en 1822. Situé dans le sud-ouest du pays, avec Fort Portal comme capitale, le Toro regroupe aujourd'hui 3% de la population nationale, d'ethnie batoro. Après la proclamation de l'indépendance, le 9 octobre 1962, le roi du Bouganda, Mutesa II, devient président à vie, mais il est déposé en 1966 par Milton Obote. Le nouvel homme fort fait promulguer l'année suivante une Constitution centralisatrice, qui implique l'abolition des quatre monarchies du Bouganda, du Bunyoro, du Busoga et du Toro. Après la dictature d'Idi Amin Dada et la période troublée qui suit la chute du « maréchal et président à vie », l'arrivée au pouvoir de Yoweri Museveni en 1986 permet d'établir un régime politique respectueux des droits de l'homme et de relancer l'activité économique. L'Ouganda vit alors sous la direction d'un gouvernement soutenu par un parti unique, le Mouvement National de Résistance, qui restaure, en 1993, les royaumes abolis. Comme le souverain du Bouganda, l'*Omukama* – roi – du Toro avait été obligé de s'exiler après l'effacement juridique de son royaume, car les militants nationalistes ougandais dénonçaient les rois traditionnels en raison de leur collaboration supposée avec les administrateurs coloniaux. Le roi David Patrick Mathieu Kaboyo III et la reine Olimi Best Kemigisa Kaboyo peuvent donc retrouver leurs fonctions symboliques. Le 16 avril 1992, était né leur fils, Oyo. Trois ans plus tard, succédant à son père, Oyo Nyimba Kabamba Iguru devient Rukidi IV,



© GARDNER DREW/SIPA, REUTERS, DR

Omukama et *Rukirabasaija* – « le plus grand des hommes » –, héritier de la dynastie Babiito dont les origines remontent au XIVe siècle. La cérémonie d'intronisation a lieu une semaine après le décès du roi, le 12 septembre 1995, selon un rituel immuable. Elle commence à 2 heures du matin par une bataille simulée qui se déroule à l'entrée du palais entre les troupes d'un prince rebelle et l'armée royale. Bien entendu, les félons sont battus à plates coutures et cette défaite est le premier signe de la légitimité du nouveau roi. Encore faut-il obtenir la permission divine : les dieux sont invoqués et on les prie de réduire Oyo Nyimba en cendres s'il n'est pas de sang royal. Comme Oyo reste debout et intact, la filiation est établie de manière désormais incontestable. L'enfant est alors autorisé à battre le tambour sacré comme ses ancêtres, de manière à montrer qu'il exerce une fonction sacerdotale. Le nouveau monarque est enfin bénit avec le sang d'un taureau et avec celui d'une poule blanche, puis couronné au milieu d'une foule qui l'acclame – car il n'y a pas de légitimité sans consentement populaire. Il est alors 16 heures. Le roi entre dans son palais et prend son premier repas : un plat de mil posé sur les genoux d'une jeune vierge. Puis il se prosterne devant la couronne. Après les rites d'intronisation, le roi assiste à une cérémonie religieuse chrétienne, présidée par l'évêque anglican, en présence du président de la République ougandaise. La jeunesse du roi impose jusqu'à sa majorité un Conseil de régence, auquel participèrent le président de l'Ouganda, la reine-mère et sa tante. D'abord instruit par les régents, Oyo étudiera à Londres, puis à l'École internationale de l'Ouganda.

Aujourd'hui âgé de 21 ans, il voyage beaucoup pour recueillir des fonds destinés à la santé publique, à l'éducation et à la culture. La Fondation Batebe de Toro gère un fonds d'éducation pour les enfants défavorisés. L'aide au développement et la promotion de l'identité du royaume assurent la popularité du jeune souverain, regardé avec bienveillance par les autorités ougandaises, dans la mesure où il joue un rôle de médiateur et de pacificateur pour une population qui a beaucoup souffert pendant la période des troubles. ●

Résidences royales ou impériales, chargées d'Histoire, elles dessinent notre passé au fil des itinéraires touristiques, à travers la vieille Europe et le reste du monde. Chenonceau est l'un des joyaux des châteaux de la Loire… même si sa galerie traverse le Cher. Quant à son aventure, elle s'accorde au féminin.

Chenonceau, le château des Dames

La rivière miroite sous les arches du château. En amont, le **Jardin de Diane** aux dentelles de buis, en aval le **Jardin de Catherine…**

Avec sa galerie qui enjambe le Cher, Chenonceau est le plus reconnaissable des châteaux de la Loire et le plus romantique. Une vraie maison, à échelle humaine, où les reines de la Renaissance ont choisi de vivre leurs joies, et parfois aussi de cacher leurs peines. Par **Gabriel de Penchenade**

« Une belle place et maison, assise en beau et plaisant pays ! » François Ier ne cache pas sa satisfaction quand il reçoit, en 1535, la seigneurie de Chenonceau en paiement des dettes de feu Thomas Bohier, son grand argentier pour les guerres d'Italie. Sur les piles d'un ancien moulin, Catherine Briçonnet, l'épouse de Bohier, a fait construire « un castel blasonné, flanqué de jolies tourelles, ajusté d'arabesques, orné de cariatides et tout contourné de balconades avec enjolivations dorées jusqu'en hault du faiste ». Mais cette jolie demeure, proche des résidences royales de Blois, Amboise et Chambord, intéresse moins le roi que la forêt environnante où il pourra chasser.

Le charme du petit château, surgissant des eaux du Cher dans son écrin de verdure, n'échappera pas en revanche à la belle Diane de Poitiers. Quand François Ier s'éteint, en 1547, la favorite d'Henri II obtient sans difficulté des lettres patentes pour disposer de la châtellenie « en tout droit de propriété ». La duchesse de Valentinois crée des jardins, des parterres et même un potager dans sa nouvelle « retraite amoureuse ». Et elle charge Philibert Delorme, surintendant des Bâtiments du roi, de lancer sur le Cher le pont qui permettra à son royal amant de rejoindre les forêts giboyeuses de





En haut : **Catherine de Médicis,** devenue régente, dispute le domaine à sa rivale **Diane de Poitiers,** duchesse de Valentinois, favorite de son défunt mari Henri II (ci-contre).

© MARC JAUNEAUD. JOSSE/LEEMAGE. CHÂTEAU DE CHENONCEAU



La galerie sur le Cher est inaugurée, en 1577, lors d'une fête donnée en l'honneur du roi **Henri III.** Une salle de bal idéale, avec ses soixante mètres de long et ses dix-huit fenêtres.

la rive opposée. Mais la mort accidentelle d'Henri II, durant le tournoi des Tournelles, en juillet 1559, surprend Diane de Poitiers en pleins travaux d'embellissements. Sa rivale Catherine de Médicis, reine et épouse bafouée, rumine sa vengeance depuis de longues années. Sans plus tarder, elle somme Diane de lui restituer les joyaux de la Couronne, dont elle a été indument gratifiée, avant de la prier de consentir à l'échange de Chenonceau contre son propre domaine de Chaumont-sur-Loire. La mort dans l'âme, la duchesse de Valentinois s'exécute. Très vite, les traces du passage de la favorite sont effacées, jusque dans sa chambre à coucher où un portrait de la reine, en voiles de deuil, trône désormais « en majesté » au fronton de la cheminée.
Comme en témoigne le plan gravé par Androuet du Cerceau, la reine Catherine ambitionne de transformer Chenonceau en une majestueuse résidence royale.
La situation pittoresque du petit château, perché sur l'eau, lui rappelle les palais florentins de son enfance, sur les rives de l'Arno. Et elle fait couvrir le pont, à peine achevé, d'une galerie à étages, qui lui donne des allures de Ponte Vecchio. L'ouvrage, dont les façades de tuffeau blanc se reflètent dans l'onde, est un chef-d'œuvre d'élégance. Meublé de la collection de marbres antiques de la souveraine, la galerie servira d'écrin aux grandes fêtes de la Cour.
Tous les raffinements de la Renaissance s'invitent à Chenonceau où la reine-mère donne une première réception, mémorable, en l'honneur des nouveaux souverains : son fils François II et sa bru, Marie Stuart, reine d'Écosse. Pour l'occasion le « Parterre de Diane » est modifié et la reine demande à Bernard Palissy de créer son propre espace vert, le « Jardin de Catherine », agrémenté d'une fontaine et de jeux d'eau. François II, disparu dès le mois de décembre 1560, la reine, « gouvernante de France », est chargée de la régence au nom du petit roi Charles IX, son deuxième fils. De son cabinet Vert surplombant la rivière, elle dirige le royaume d'une main de fer. Charles IX déclaré majeur trois ans plus tard, pour son treizième anniversaire, devient à son tour le héros d'une grande fête, peuplée de muses, de nymphes et de sirènes. L'organisation en est confiée au Primatice, nouveau surintendant des Bâtiments, qui impose sa « tyrannie artistique » durant ces réjouissances costumées, « mélange de puérilités mythologiques et d'érudition pédante » dont raffole la reine-mère.
Mais le Trésor royal, ruiné par les guerres de religion, peine à subvenir au coût des travaux. Alors Catherine s'emploie à rentabiliser son domaine. Elle se fait vigneronne en plantant les côteaux alentours de cépages de Champagne. Et elle fait tisser, dans les dépendances de Chenonceau, le fil de soie produit par les vers de ses muriers. Quand Henri III, son troisième fils et le préféré, coiffe à son tour la couronne, en 1574, la reine-mère offre des festivités sans précédents. Cette journée - où « les plus belles et honestes dames de la cour étant moitié nues et ayant les cheveux épars comme épousées, furent employées à faire le service avec les filles de la reine » - coûtera 100 000 livres tournois. Somme colossale que Catherine, pragmatique, emprunte « aux plus aisés serviteurs du roi », comme l'écrit L'Estoile. Trois reines assistent à ces réjouissances : Catherine, sa fille Margot, reine de Navarre, et Louise de Lorraine, épouse d'Henri III. C'est à cette discrète belle-fille que la reine-mère lèguera son domaine, en janvier 1589. Quelques mois plus tard, le deuil frappe à nouveau. La reine Louise reçoit à Chenonceau les dernières volontés du roi, mortellement blessé par la lame du moine fanatique Jacques Clément : « Mamye, priez Dieu pour moy et ne bougez de là. » La veuve, inconsolable, prend le deuil des reines de France, tout de blanc. Et elle appelle auprès d'elle une communauté de religieuses capucines qui accompagneront ses prières. Dans le « dortoir » aménagé à l'étage de la galerie, les nonnes remplacent le fameux « escadron volant », scandaleux et froufroutant, de Catherine de Médicis. Louise fait tendre sa chambre de lourdes tentures de drap noir, brodées de larmes d'argent, de cordelières de veuve et de couronnes d'épines ! Oubliés fêtes galantes, grands bals et plaisirs bruyants : Chenonceau devient un lieu de recueillement pour « la bonne reine blanche » qui, durant les onze années de son veuvage, va asseoir sa réputation de « providence des malheureux » dans les campagnes environnantes.
Louise de Lorraine, disparue sans enfants, en 1601, laisse terre et château à sa nièce Françoise de Lorraine, duchesse de Mercœur, qui épousera, huit ans plus tard, César de Bourbon, duc de Vendôme, fils légitimé d'Henri IV et de Gabrielle d'Estrées.
Un « oncle par la main gauche » à qui le Roi-Soleil, de passage à Chenonceau en juillet 1650, offre son grand portrait en majesté, peint par Hyacinthe Rigaud, et le mobilier en tapisserie d'Aubusson, toujours conservé dans le salon Louis XIV du rez-de-chaussée. Le château, entré par mariage chez les Bourbon-Condé, se transmet dans cette branche cadette de la famille royale, jusqu'en 1733. Son dernier « propriétaire royal », le duc de Bourbon, le vend alors à Louise Dupin, l'amie de Rousseau, de Montesquieu, de Fontenelle et de Buffon. Femme d'esprit, à la beauté immortalisée par Nattier, Madame Dupin, déjà âgée de 83 ans en 1789, protège son château de la tourmente révolutionnaire. Pour calmer les plus « furieux » des citoyens, elle livre aux flammes quelques boiseries aux armes d'Henri II et Catherine de Médicis, les plus médiocres de ses tableaux « royaux », et elle transforme la chapelle des reines, vouée à la destruction, en réserve à bois. Quand elle s'éteint, en 1799, Chenonceau est sauvé. Rendue à la sphère privée, la maison passe par plusieurs mains avant d'être acquise, en 1913, par le chocolatier Gaston Menier. Les deux étages de la galerie, équipés et transformés en hôpital accueilleront plus de 2 000 blessés durant la Grande Guerre. Durant l'Occupation, la situation exceptionnelle du château, à cheval sur le Cher et la ligne de démarcation, permettra à nombre de fugitifs de passer en zone libre. Seuls les vitraux de la chapelle souffriront des combats, soufflés par un bombardement aérien, en juillet 1944. ●

© MARC JAUNEAUD (3), CHÂTEAU DE CHENONCEAU



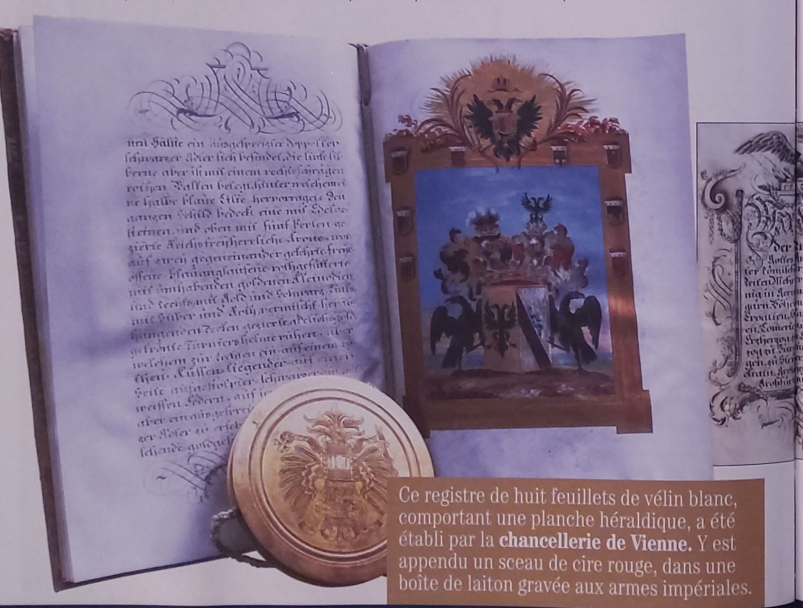
Après la mort d'Henri III, **Louise de Lorraine** se retire à Chenonceau dans un appartement tendu de drap noir. Ses neveux Françoise de Lorraine et César de Bourbon héritent du château où ils reçoivent, en 1650, le Roi-Soleil. Le portrait de **Louis XIV**, par Rigaud, trône dans le salon portant son nom.



Son lointain ancêtre était le fameux amiral de Coligny, défenestré durant le massacre de la Saint-Barthélemy. Expert en livres et manuscrits anciens, Roch de Coligny dirige le cabinet d'expertises parisien Honoré d'Urfé. Aux lecteurs de « Point de Vue Histoire », il dévoile quelques-unes de ses plus précieuses archives.

Anobli par Léopold II, empereur germanique

Ces lettres patentes d'anoblissement en faveur du conseiller d'État autrichien Aloysius Hügel sont les seules que Léopold II ait délivrées durant son règne. Troisième fils de la grande Marie-Thérèse, il ne portera la couronne impériale que durant deux ans, entre 1790 et 1792.



Ce registre de huit feuillets de vélin blanc, comportant une planche héraldique, a été établi par la **chancellerie de Vienne.** Y est appendu un sceau de cire rouge, dans une boîte de laiton gravée aux armes impériales.

Ministre discret mais efficace, Johann Aloysius Josef Hügel servira toute sa vie les Habsbourg, avec une fidélité adamantine. Né à Coblence en 1753, il est le fils d'un conseiller aulique du prince électeur de Trèves. Avocat, puis conseiller d'État, Hügel épouse en 1787 la fille du professeur Holthof, de Mayence. Sa charge d'ambassadeur électoral de Trèves et ses activités auprès de Léopold II lui valent d'être anobli par ce dernier le 10 janvier 1791, avec le titre de « Reichsfreiherr » – baron d'Empire – et d'ajouter la particule « von » devant son patronyme. Mais il restait encore au frais émoulu baron von Hügel à conquérir de vrais titres de gloire. À partir de 1793, il dirige le directoire du Conseil impérial des princes à la Diète perpétuelle de Ratisbonne, qui rassemble les diverses composantes qui forment le Saint Empire. Dès l'année suivante, il est nommé par François II commissaire représentant du gouvernement impérial. C'est à ce titre qu'en 1796 Hügel assumera la délicate mission de transférer les « regalia » conservés à Nuremberg – en particulier la couronne dite de Charlemagne – d'abord à Passau, puis à Ratisbonne, afin de les soustraire à la convoitise de l'armée française du général Jourdan. Dans sa hâte, Hügel oubliera d'emporter plusieurs joyaux, tels l'épée impériale, la Sainte Lance et le crucifix de l'Empire, qui rejoindront ultérieurement le reste du trésor dans les coffres du palais des princes de Tour et Taxis, à Ratisbonne. Devant l'avancée irrésistible des troupes révolutionnaires, Hügel décidera finalement de déposer les insignes entre les mains du trésorier impérial à Vienne. Ces objets historiques – après avoir été replacés à Nuremberg durant la période nazie – ont regagné la capitale autrichienne en 1946. Ils sont désormais exposés au palais de la Hofburg. Après cette aventure, le baron von Hügel s'installe à Vienne. En 1806, il rédigera un rapport relatif à l'abandon par François II – empereur d'Autriche depuis deux ans – de la couronne du Saint Empire romain germanique. Dès lors, il occupera des postes d'ambassadeur auprès de plusieurs États de la nouvelle Confédération du Rhin, créée à l'instigation de Napoléon Ier. En 1813, il dirigera le gouvernement du grand-duché de Francfort. Il prendra sa retraite au lendemain du congrès de Vienne et mourra à Ratisbonne en 1826. Son fils Clemens occupera les fonctions de directeur des Archives d'État, et son autre fils Carl se distinguera à la fois comme diplomate, explorateur et botaniste. Quant à ses petits-fils, l'un, Anatole, sera un éminent anthropologue, et l'autre, Friedrich, tiendra une place de premier plan dans la crise du modernisme en tant que philosophe et théologien catholique. ●

Aloysius von Hügel

« Léopold, par la grâce de Dieu empereur romain... »

Pierre Léopold de Habsbourg-Lorraine (1747-1792) a d'abord été grand-duc de Toscane avant de devenir empereur romain germanique à la mort de son frère aîné Joseph II, le 20 février 1790. Son règne trop bref de deux années ne lui permettra pas d'appliquer sur une plus grande échelle les réformes qu'il avait expérimentées avec succès à Florence. S'il avait vécu plus longtemps, peut-être aurait-il pu éviter d'entraîner son pays dans la guerre contre la France révolutionnaire, qui embrasa ainsi l'Europe.

Ces lettres patentes sont datées du 10 janvier 1791. Elles sont rédigées au nom de « Léopold Second par la grâce de Dieu empereur romain élu, qui en tout temps agrandit l'empire, roi en Germanie, de Hongrie, Bohême, Dalmatie, Croatie, Slavonie, Galicie, Lodomérie et Jérusalem, archiduc d'Autriche, duc de Bourgogne, de Lorraine, de Styrie, de Carinthie, de Carniole, grand-duc de Toscane, grand-prince de Transylvanie... » en faveur d'Aloysius Hügel, conseiller d'État. L'empereur lui accorde de changer son nom en « von Hügel ».

Un sceau aux grandes armes impériales authentifie ce superbe document orné et calligraphié en gothique, écrit en langue allemande à l'encre noire et signé de la propre main de Léopold II. Une grande planche héraldique aux couleurs vives détaille les armes du nouveau baron.

Roch de Coligny
Cabinet d'expertise – Honoré d'Urfé
10, rue Chauchat, 75009 Paris
www.haute-expertise.com

Suède & Albanie

Leurs pays se dressent en sentinelles aux deux extrémités de l'Europe, l'un face à la Baltique, l'autre à la Méditerranée. Comment, dès lors, le chef de la maison royale d'Albanie pourrait être apparenté à la fille cadette du roi de Suède ? Mais en passant par l'Allemagne ! Par **Philippe Delorme**



Léopold II prince d'Anhalt-Dessau (1700-1751) ⚭ **Gisela Agnes d'Anhalt-Köthen** (1722-1751)

Léopold III prince d'Anhalt-Dessau (1740-1817)
⚭ **Luise de Brandebourg-Schwedt** (1750-1811)

Friedrich prince héritier d'Anhalt-Dessau (1769-1814)
⚭ **Christiana Amalie de Hesse-Hombourg** (1774-1846)

Léopold IV duc d'Anhalt (1794-1871)
⚭ **Friederike de Prusse** (1796-1850)

Maria Anna d'Anhalt-Dessau (1837-1906)
⚭ **Friedrich Karl de Prusse** (1828-1885)

Luise Margareta de Prusse (1860-1917)
⚭ **Arthur de Grande-Bretagne** duc de Connaught (1850-1942)

Margaret de Connaught princesse de Grande-Bretagne (1882-1920)
⚭ **Gustave VI Adolphe** roi de Suède (1882-1973)

Gustav Adolf duc de Vasterbotten (1906-1947)
⚭ **Sibylla de Saxe-C.-G.** (1908-1972)

Charles XVI Gustave roi de Suède (1946)
⚭ **Silvia Sommerlath** (1943)

Madeleine duchesse de Hälsingland et de Gästrikland (1982)

Henriette Katharina d'Anhalt-Dessau (1744-1799)
⚭ **Johannes Jost** baron von Loën (1737-1803)

Agnes von Loën (1783-1832)
⚭ **Ernst** comte von Seherr-Thoss (1786-1856)

Hermann von Seherr-Thoss (1810-1883)
⚭ **Olga Strachwitz von Gross-Zauche** (1827-1909)

Margarethe von Seherr-Thoss (1848-1931)
⚭ **Lajos Apponyi** comte de Nagy-Appony (1849-1909)

Gyula Apponyi comte de Nagy-Appony (1873-1924)
⚭ **Gladys Virginia Steuart** (1891-1947)

Géraldine Apponyi comtesse de Nagy-Appony (1915-2002)
⚭ **Zog Ier** roi des Albanais (1895-1961)

Léka Ier roi des Albanais (1939-2011)
⚭ **Susan Cullen-Ward** (1941-2004)

Léka II prince des Albanais (1982)

Ils ont fait les délices de nos parents ou de nos grands-parents. Leurs livres dorment encore parfois sous la poussière de nos bibliothèques. Nous vous proposons de relire les meilleurs passages de ces merveilleux conteurs de jadis, qui savaient évoquer le passé avec le talent de grands écrivains.

La défaite d'Alésia

Il y avait alors, dans les montagnes d'Auvergne, un jeune homme dont le père, appelé Celtil, avait été autrefois condamné à mourir par le feu pour avoir tenté de se faire roi. Le fils se nommait Vercingétorix. Il résolut d'arracher la Gaule à César ou de mourir. Par **Henri Martin**


En octobre -52, **Vercingétorix** se rend à César, sous les murs d'Alésia. Première page sombre du roman national français.

© BIANCHETTI/LEEMAGE

Vercingétorix ne voulait point livrer de bataille rangée ; il comptait défaire la cavalerie romaine, qui était peu nombreuse, avec sa belle cavalerie gauloise, puis harceler et affamer la redoutable infanterie de César. Il lança quinze mille cavaliers sur les Romains.
La cavalerie romaine fut rompue par les Gaulois, et César enveloppé faillit être fait prisonnier ; son épée resta dans les mains des Gaulois. Mais l'infanterie soutint la cavalerie romaine, et un corps de cavaliers germains, que César à son tour avait appelés en Gaule, rompit la cavalerie gauloise. Vercingétorix, voyant son armée ébranlée, se retira vers une ville forte appelée Alésia, située sur une montagne, à quelques lieues du champ de bataille. César le suivit, et entreprit d'affamer et d'assiéger à la fois la ville et l'armée gauloise.

CETTE VILLE D'ALÉSIA ÉTAIT FAMEUSE depuis les plus anciens temps ; elle avait été, avant la forêt des Carnutes, le centre sacré de la Gaule. Mais aujourd'hui elle a disparu depuis tant de siècles, que les savants sont en grande dispute sur le lieu où elle était placée : les uns veulent que ce soit Alise en Bourgogne, sur le chemin actuel de Paris à Lyon ; les autres, Alaise en Franche-Comté, que les vieux titres latins nomment Alésia, dans les monts Jura, entre Besançon et Salins ; il en est même qui la placent à Novalaise en Savoie.
Vercingétorix, du haut de la montagne d'Alésia, lança de nouveau sa cavalerie. Cette fois encore, les cavaliers gaulois battirent les cavaliers romains, et furent battus par les Germains.

VERCINGÉTORIX, ALORS, avant que les passages fussent fermés, fit partir tout ce qui restait de sa cavalerie, et la chargea d'aller appeler aux armes la Gaule entière ; il leur dit qu'il les attendrait trente jours.
La position de la ville d'Alésia était telle qu'il n'était pas possible de la prendre d'assaut, mais aussi qu'il était presque impossible aux assiégés, une fois le blocus formé, de chasser les assiégeants de leurs positions et de communiquer avec le dehors. César continua et acheva, malgré les efforts de Vercingétorix, ses travaux de siège.
Il entoura la ville et la montagne d'un ensemble d'ouvrages de onze mille pas de tour ; il y avait trois fossés, et, derrière le troisième fossé, un rempart crénelé et hérissé de pièces de bois fourchues, avec une tour de quatre-vingts pieds en quatre-vingts pieds ; puis, en avant du rempart, une multitude de petites fosses remplies de pieux aigus, d'étoiles aux pointes de fer et de toutes sortes de pièges. Il y avait, en outre, sur les hauteurs, plusieurs camps fortifiés et vingt-trois redoutes. Et cet ensemble d'ouvrages, faits contre la ville, fut répété une seconde fois contre le dehors, et le second cercle avait quatorze mille pas de tour.
Ce fut ainsi que César, avec soixante mille soldats seulement, mais les premiers soldats du monde, parvint à enfermer une armée de quatre-vingt mille hommes, et à se mettre en défense contre le grand secours que cette armée attendait du dehors. Les trente premiers jours fixés par Vercingétorix étaient passés, et le secours ne paraissait pas, et la famine était dans la ville et dans l'armée. Vercingétorix convoqua le conseil de guerre. Un des chefs proposa qu'on fit comme au temps des Cimbres et des Teutons, qu'on se nourrît de chair humaine plutôt que de se rendre. On préféra expulser de la ville tous les habitants hors d'état de porter les armes, afin de réserver le peu qui restait de vivres pour les combattants. Mais César refusa de laisser passer ces malheureux, et ils restèrent, mourant de faim, entre les deux armées.

À la suite des fouilles ordonnées par Napoléon III, la plupart des spécialistes situent Alésia près du village d'**Alise-Sainte-Reine.** Depuis 1865, une statue monumentale de Vercingétorix domine le mont Auxois.

Le secours parut enfin. Il y avait deux cent quarante mille fantassins, mais seulement huit mille cavaliers. C'était tout ce qui restait de chevalerie à la Gaule après tant de pertes qu'elle avait faites. Les contingents de toutes les nations gauloises étaient là, sauf les Rémois et leurs plus proches voisins de l'Est, obstinés dans l'alliance romaine, et sauf les Trévires, occupés à se défendre contre les Germains.

IL Y EUT TROIS JOURS de batailles immenses, où les assiégeants étaient devenus les assiégés, et où Vercingétorix, d'un côté, et, de l'autre, l'armée de secours, donnèrent assaut sur assaut à la double enceinte de César. Dans une attaque de nuit, les fossés de la double enceinte furent comblés et franchis ; mais, quand l'armée de secours approcha du rempart extérieur des Romains, les plus braves, en grand nombre, tombèrent dans les petites fosses et s'enferrèrent dans les pièges dressés par César. L'armée de secours étant ainsi repoussée, Vercingétorix, de son côté, dut rentrer dans la ville.
Les Gaulois revinrent à la charge, et, dans la troisième journée, le nombre et le courage désespéré des Gaulois semblèrent quelque temps l'emporter sur la science militaire et sur les prodigieux ouvrages de César. Vercingétorix franchit de nouveau le triple fossé et entama cette fois le rempart intérieur : l'armée de secours força l'un des deux camps romains. César parvint à repousser Vercingétorix, marcha contre l'armée de secours et la fit tourner par sa cavalerie. Les Gaulois, pris par derrière, se rompirent. Cette multitude se débanda, et toute cette grande armée disparut comme un rêve. Vercingétorix rentra dans Alésia.

TOUT ÉTAIT PERDU. Vercingétorix n'avait pu sauver la liberté de sa patrie : il voulut sauver au moins ce qui restait de ses compagnons d'arme. Il était le seul homme qui eût arrêté la fortune de César et qui eût gagné sur lui une victoire, et il savait que César n'avait de ressentiment que contre lui seul. Il jugea qu'il pouvait encore racheter ses amis.
Jusque-là, les héros gaulois vaincus avaient coutume de se donner la mort : lui renonça à mourir de sa propre main et à mourir libre. Il fit demander à César ses volontés : César prescrivit que les Gaulois livrassent leurs chefs. Le lendemain, comme César était assis sur un tribunal, au milieu de son armée, voici qu'un cavalier de grande taille et de haute mine, couvert d'une armure magnifique, arriva tout à coup au galop droit à César. C'était Vercingétorix. Il fit tourner son cheval en cercle autour du tribunal de César, sauta à terre, jeta ses armes aux pieds du vainqueur et se tut. Une grande âme est plus qu'un grand génie.

LE VAINQUEUR FUT MOINS GRAND que le vaincu. César accorda la vie et la liberté à vingt mille guerriers d'Auvergne et du pays éduen pour prix du sacrifice de Vercingétorix ; mais il fit charger de fers le bras qui, un jour, avait eu sur lui la victoire, et il envoya Vercingétorix prisonnier à Rome. Il le laissa six ans dans la Mamertine, la prison de Rome où l'on enfermait les rois et les généraux vaincus, et que l'on voit encore au pied du Capitole.

QUAND IL EUT FINI LE COURS de ses guerres et renversé la république romaine après les républiques gauloises, il traîna Vercingétorix derrière son char, dans une pompe fameuse où il triompha de Rome elle-même aussi bien que de la Gaule, puis il livra Vercingétorix au bourreau. Ainsi finit le héros de nos siècles anciens.
Ainsi tomba cette première France qu'on appelait la Gaule. ●



Inauguré en 2012, le **MuséoParc Alésia** a pour centre un bâtiment cylindrique, dessiné par l'architecte Bernard Tschumi.

Historien, romancier et homme politique, **Henri Martin** (1810-1883) est l'auteur d'une importante *Histoire de France* en 15 volumes, couronnée par l'Académie française.

« Histoire de France populaire », tome premier, par Henri Martin, Paris, 1867.

© CHRISTIAN RICHTERS, DR



Durant dix-sept ans, Françoise Laot a été rédactrice en chef de « Point de Vue » – alors « Images du Monde ». Au cours de sa carrière, elle a interviewé nombre de princes, de souverains et de reines. À notre attention, elle ouvre son album de souvenirs.

Troisième épouse de Mohammad Reza Pahlavi, Farah sera d'abord reine, puis impératrice – chahbanou – d'Iran à partir de 1967. Quatre ans plus tard, les fêtes de Persépolis marqueront l'apogée du règne de son mari. Elle reçoit alors Françoise Laot dans son palais de Niavaran…

1971 *Farah : « l'histoire de l'Iran la submerge »*

Le pays des « Mille et Une Nuits », c'est la descente le soir vers l'aéroport de Mehrabad, au-dessus de Téhéran, scintillante de lumières à l'infini. Le lendemain, une voiture de la cour, antique et solennelle, vient me chercher. On quitte la touffeur de juin pour les monts de l'Alborz, au nord, dont les sommets demeurent enneigés. Trente kilomètres à l'heure. Jamais de précipitation. On n'entre pas en trombe chez la Famille impériale. Le palais de Niavaran peut paraître décevant aux habitués de Buckingham ou de Windsor. C'est une grande bâtisse blanche des années 1960, avec deux autres pavillons, dans un parc planté de platanes. Une grande grille, des gardes très discrets. Pas de caméra. Le bureau de l'impératrice ouvre directement sur un hall de marbre qui ne semble pas rafraîchir l'atmosphère. Apparemment, la climatisation n'a pas été prévue. « Mon souci permanent est de ne pas trop dépenser, me dira la reine. Le roi se moque de moi et de mon sens excessif du devoir. »

LE PROTOCOLE ? Aucune recommandation n'est faite. Il est à la carte. « Je ne trouve pas cela très important, me rassure Farah. Si elles connaissent les usages, les femmes me font la révérence. Sinon, peu importe. Parfois, les gens viennent me voir et m'appellent Madame Farah. Mais voyez-vous, je pense que nous sommes au-dessus du protocole. »

AUTRE FAUSSE IDÉE REÇUE : la reine s'habillerait exclusivement chez les grands couturiers parisiens. Elle porte aujourd'hui une robe d'été jaune, à grandes impressions blanches. « Oui, me précise-t-elle, toutes mes robes sont faites en Iran, avec des tissus de l'artisanat. » Qu'elle est loin l'image stéréotypée d'impératrice arborant quotidiennement les plus beaux joyaux du monde. « Je n'aime pas porter de diadème, pour des raisons personnelles. Je trouve que cela ne va pas avec mon caractère et la façon de penser de mon pays. » Alors, Persépolis demain, une charge ? un honneur ? Une joie ? Il semble que l'échéance soit arrivée trop vite. Une légère fatigue, un peu de morosité effleurent parfois son visage.

Il y a quinze mois, elle donnait naissance à son quatrième enfant, Leila, après Réza, Farahnaz et Ali-Réza. La famille dont elle-même et le chah rêvaient. Elle dispose de peu de temps pour jouer à la maman et doit reprendre en marche le train des « affaires ». C'est elle qui préside le comité des fêtes. Seule reine musulmane à jouer un rôle au sein de l'État, elle doit être à la hauteur et faire taire les critiques qui naissent sur le coût et la somptuosité des cérémonies. Face à moi, un P-DG plus qu'une reine, veillant aux détails, très consciencieuse, pas du tout hésitante, avec un esprit pratique plus que dogmatique. Semblable à l'architecte qu'elle aurait aimé être, avec d'incessantes visites de chantiers. Une approche plus scientifique que littéraire. Mais l'histoire de l'Iran aujourd'hui la submerge : « Chacun sait que Persépolis a été choisie afin de rendre hommage à Cyrus, le fondateur de l'Empire perse, il y a plus de 2 500 ans ». Le geste symbolique qui lui tient le plus à cœur : « la remise à chaque invité d'une copie d'un édit de Cyrus le Grand découvert à Babylone sur un cylindre de terre cuite et qui est l'ébauche des fondements de ce qui deviendra, vingt-cinq siècles plus tard, la déclaration des Droits de l'homme. »

LE TEMPS IMPARTI S'ACHÈVE. La reine fait venir quelques instants le prince héritier Réza. Il accourt une raquette de tennis à la main. Il a presque dix ans, c'est un garçon casse-cou, qu'on retrouve souvent dans les arbres. Un fond de gravité dans le regard. Exactement comme elle, grande sportive dès l'adolescence, férue de basket et de ski. Les dernières « confidences », à bâtons rompus, se précipitent : « Je crois que le bonheur est une sorte de sérénité intérieure. Je n'y suis pas encore parvenue. Oui, j'ai des moments de découragement, de déception, de fatigue physique. Alors, je suis seule… » ●

© ORAND-VIALA/ABACA, PHOTO12/HUGUES VASSAL, DR



Issue d'une riche famille d'origine azérie, **Farah Diba** sera la troisième épouse du chah d'Iran. Le couple et leurs quatre enfants – Réza, Farahnaz, Ali-Réza et Leila – séjournaient souvent à Niavaran, sur les hauteurs de Téhéran.





Par François Billaut, Fanny del Volta, Louis Luce, Sakr Niebieski & Gabriel de Penchenade

« Les enfants à Osborne », une aquarelle de la reine Victoria représentant les premiers nés de ses neuf enfants dans le palais de l'île de Wight. De gauche à droite : Alice, Alfred, le futur Édouard VII, Hélène, Victoria, Louise et Arthur dans les bras de sa nanny.



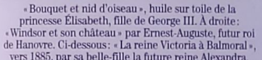
EXPOSITION

Des princes aux pinceaux

Les Windsor, comme leurs prédécesseurs Hanovre et Stuart, ont toujours montré des dispositions pour les disciplines artistiques. Le château de Windsor présente, à partir de cet été, 350 ans de productions royales.

Des huiles, des dessins, des gouaches, des aquarelles, des gravures et même quelques sculptures… Depuis des générations, le talent semble inscrit dans les gènes de la famille royale britannique. Ces œuvres, conservées dans les collections royales, sont particulièrement chère au cœur de la reine Élisabeth II. Elles sont le fruit du travail de ses augustes prédécesseurs, le roi George III, la reine Victoria, de ses grands-oncles, grands-tantes, et pour les plus récentes de son époux et de son fils. Cette présentation sur le thème « généalogico-artistique » débute au XVIIe siècle avec les gravures du prince Rupert, petit-fils du roi Jacques Ier, devenu auprès de l'artiste néerlandais Ludwig von Siegen, un spécialiste du « mezzotinto ». Au siècle suivant, le peintre paysagiste Joshua Kirby initie le futur George III aux lois de la perspective. En témoignent les « Ruines de Palmyre » ou les plans architecturaux toujours plus méticuleux dans lesquels le roi semble se réfugier, comme pour échapper aux désordres grandissants de son esprit malade.





« Bouquet et nid d'oiseau », huile sur toile de la princesse Élisabeth, fille de George III. À droite : « Windsor et son château » par Ernest-Auguste, futur roi de Hanovre. Ci-dessous : « La reine Victoria à Balmoral », vers 1885, par sa belle-fille la future reine Alexandra.





Les filles de George III, formées par Mary Delany et Mary Moser, se révèlent tout aussi artistes que leur père. Les gouaches de la princesse royale Charlotte, devenue reine de Wurtemberg, serviront de modèles aux décors floraux de la manufacture royale de porcelaine de Ludwigsbourg. Un éventail peint et calligraphié par sa sœur Élisabeth, en 1789, célèbre la guérison – provisoire – de leur père : « La santé est rendue à un, la joie à des millions ». Leurs frères, Ernest, futur roi de Hanovre, et Auguste, duc de Sussex, étudient eux aussi le dessin sous la houlette de John Alexander Gresse.

En décembre 1827, au palais de Kensington, c'est au tour d'une petite « Victoria de Kent » de recevoir, à 8 ans, sa première leçon de pastel. Devenue reine du Royaume-Uni et impératrice des Indes, la souveraine se plaira à multiplier les portraits de sa famille, pléthorique, comme les vues de Balmoral, sa maison de prédilection. Un passe-temps qu'elle partage avec son cher époux le prince Albert dont les cartons à dessin sont tout aussi pleins de scènes de bataille, de paysages et de caricatures.

Leur fille aînée la princesse royale Victoria, future impératrice allemande, témoigne dans une lettre de cette passion héritée de ses parents : « J'aime l'art au-delà de ce que je pourrais dire. Aucune occupation ne me procure autant d'agrément, en dépit de mon modeste talent. » Formée par Corbould, « maître de dessin et d'aquarelle des enfants royaux », elle s'essaie aux portraits quand les dessins de son frère témoignent de l'intérêt du futur Édouard VII, roi pourtant pacifique, pour les compositions militaires et les tournois.

Leur sœur cadette la princesse Louise, marquise de Lorne, deviendra le grand « talent » de la fratrie. Ses petites scènes intimes, croquées sur le vif, offrent de précieux instantanés de la famille royale. Et la future duchesse d'Argyll, également formée au travail du marbre par Alfred Gilbert, réalisera des œuvres remarquables, comme le buste de son frère le prince Arthur, ou la sculpture monumentale de leur mère, qui trône depuis dans les jardins du palais de Kensington.

Charles, l'actuel prince de Galles, a hérité de sa quadrisaïeule Victoria cette passion du dessin. Et leurs aquarelles du domaine écossais de Balmoral, source inépuisable et privilégiée d'inspiration, sont semblables et complémentaires, au point d'être présentées en parallèle. Les collages enfantins, un peu maladroit, de la reine Élisabeth II pourraient laisser penser que ce « talent » familial a sauté quelques générations pour parvenir jusqu'à Charles. Ce serait compter sans l'hérédité paternelle. Les huiles sur toile du duc d'Édimbourg laissent bien entrevoir par où le « gène » s'est transmis, d'une aïeule reine et artiste à son arrière arrière arrière-petit-fils, pas encore roi, mais tout aussi doué. ● F. B.

VOIR « **Royal Paintbox : Royal Artists Past and Present** » jusqu'au 26 janvier 2014, au château de Windsor, Berkshire SL4 1NJ (Angleterre). Tél. : 00 44 20 7766 7304. www.royalcollection.org.uk

© ROYAL COLLECTION TRUST 2013, HER MAJESTY QUEEN ELIZABETH II

ÉVELYNE LEVER

Louis XVI, un pouvoir coupé des réalités

Spécialiste incontestée du XVIIIe siècle, Évelyne Lever signe le second tome de sa Chronique de la Cour et de la ville : le règne de Louis XVI, le crépuscule des rois…



Vision romantique de la famille royale à Trianon, par Charles Louis Müller (1860). Un rêve qui allait se transformer en cauchemar.

© DEAGOSTINI/LEEMAGE. DAVID ATLAN. DR.

Avec les dernières années de Louis XV et l'avènement de son petit-fils Louis XVI en 1774, l'Ancien Régime marche à grands pas vers sa chute…

J'ai écrit une chronique de la Cour et de la ville, c'est-à-dire de Versailles et de Paris. La Cour – sur laquelle plane toujours l'ombre de Louis XIV – continue à vivre comme dans une bulle isolée du reste du monde, alors que les idées et les mentalités évoluent à Paris. La Cour vit dans une ambiance de plaisirs, mais Louis XV comme Louis XVI maintiennent l'absolutisme qui est de plus en plus critiqué par les élites. La Cour rajeunit et se modernise, ses distractions ne sont plus les mêmes que sous Louis XIV, mais ce n'est plus elle qui donne le ton à la vie culturelle. C'est Paris qui fait et défait les réputations des auteurs et des artistes.

D'autre part, Louis XVI n'est pas Louis XV.

Louis XVI ressemble beaucoup plus à Louis XV qu'on ne l'imaginerait. C'est un Louis XV dépourvu de beauté et de charisme. Mais, roi à 20 ans sans avoir été préparé à son « métier de roi », il épouse les idées de son grand-père : la monarchie doit rester absolue et immuable, le jeune roi tient à maintenir intact l'héritage de ses pères. C'est le drame de ce souverain et de la monarchie d'Ancien Régime. Il maintiendra une sorte d'immobilisme politique, concédant des réformes de conjoncture, mais pas de réformes de structure.

Que penser du rôle de Marie-Antoinette ?

Au début du règne, Marie-Antoinette est la reine rêvée par les Français et surtout les Parisiens. Il n'y a jamais eu de véritable reine à Versailles. Les maîtresses royales avaient joué ce rôle. Bientôt, on prête à la jeune femme les défauts d'une favorite. On critique son goût pour les fêtes et la parure, on lui prête des amants. Et pour comble, elle semble le jouet de l'Autriche, ce qui lui vaut le surnom infamant d'« Autrichienne ».

Ce blocage de la société pré-révolutionnaire évoque étrangement notre propre époque…

Avec beaucoup de précautions, on peut faire quelques comparaisons avec notre époque. L'économie et la société se transforment à vive allure. Le déficit s'aggrave sans qu'on parvienne à le combler. On remet en cause les institutions existantes. La classe dominante, classe privilégiée, semble coupée des réalités. La fracture sociale se creuse… Le pouvoir est loin des réalités, isolé. En 1789, on ne voit pas venir la révolution. ●

LIRE **« Le Crépuscule des rois, Chronique, 1757-1789 »**, par Évelyne Lever, Éditions Fayard, 22 €.



MÉDECIN DES MORTS

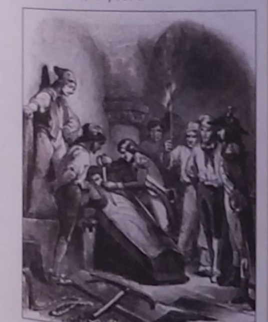
« À l'entrée de Bossuet dans la chambre, Henriette lui dit de s'approcher et une longue conversation à voix basse s'engage : "Madame, je puis vous assurer que vos peines finiront bientôt." Puis elle le questionne : "À quelle heure Jésus-Christ est-il mort ? – À trois heures. – Peut-être me fera-t-il la grâce de mourir à pareille heure." Puis elle lui demande le crucifix qui a accompagné la reine mère Anne d'Autriche dans ses derniers instants, quatre années plus tôt. Elle le garde pressé contre ses lèvres jusqu'au moment où ses forces l'abandonnent et, après quelques mouvements convulsifs du visage, elle est enfin délivrée de ses douleurs. Elle expire doucement vers deux heures et demie du matin, le 30 juin 1670. » Le docteur Jacques Deblauwe exerce la médecine depuis trente-cinq ans. Dans le cadre de la collection dirigée chez Pygmalion par Franck Ferrand, dont on sait le goût des énigmes, il s'interroge sur les causes réelles du trépas de 28 souverains et autres personnalités éminentes de l'histoire de France, de Charles VI à François Ier, de Philippe Auguste à Henriette d'Angleterre. Des enquêtes passionnantes. **« De quoi sont-ils vraiment morts ? »**, par le Dr Jacques Deblauwe, Pygmalion, 418 p., 20,90 €.



LES OMBRES DE 1793

« Ce cadavre, momie sèche, à la place de la cervelle qui avait été ôtée, avait de l'étoupe enduite d'une liqueur extraite d'aromates qui répandait une odeur tellement intense qu'il était presque impossible de la supporter. Il n'empêche : un arc de cercle, dans lequel chacun se bousculait sans retenue pour voir, s'était agrégé devant le premier des Bourbons. On ne percevait que des chuchotements empreints de stupéfaction et d'effroi. » Cette dépouille tirée de son cercueil, c'est celle d'Henri IV, le premier roi à avoir été profané à Saint-Denis, le 12 octobre 1793. Homme de gauche, admirateur de Robespierre, Valère Staraselski est avant tout un amoureux de la France et de tout son passé, avec ses ombres et ses lumières. Dans ce roman témoignage, il évoque avec sensibilité ces pages noires de la Terreur, sans rien taire de leur horreur.

« L'Adieu aux rois », par Valère Staraselski, Cherche-Midi, 237 p., 16 €.



GRANDES DESTINÉES



Trois des 50 destins royaux qui émaillent le livre de Patrick Weber : Philip duc d'Édimbourg, Charlotte du Mexique et Aliénor d'Aquitaine (ci-dessus).

« J'ai toujours aimé les histoires de rois, de reines, de princes et de princesses. Il en émane un parfum d'exception. Ils nous ouvrent les portes d'une Europe qui fut longtemps une grande affaire de famille. J'ai l'habitude de dire que le plus vieux métier du monde n'est pas celui que l'on croit. Le vrai métier le plus vieux du monde est bien celui de roi ! […] Ces personnages historiques sont avant tout des personnages de chair et de sang. Des hommes et des femmes qui réagissent comme vous et moi, qui éprouvent des émotions aussi diverses que l'envie, la joie, la tristesse ou la peur. […] Je les invite seulement à nous rejoindre, le temps d'une rencontre, pour un voyage unique dans le temps. » Journaliste et auteur aux talents multiformes, Patrick Weber feuillette ici, sans souci d'ordre ou de chronologie, quelques chapitres de la petite ou de la grande histoire. Le seul critère qui a motivé les choix de Patrick Weber est d'avoir été touché par les aventures humaines de ces « figures tragiques ou lumineuses qui peuplent son panthéon ». Au fil des pages, on y retrouve ainsi des mythes éternels : Marie-Antoinette, les amants maudits de Mayerling, Grace et Rainier, Louis XIV, Victoria, la grande Marie-Thérèse d'Autriche, ou encore la folle impératrice Charlotte du Mexique. Mais aussi – et c'est peut-être plus intéressant encore – quelques seconds rôles de l'Histoire, comme le prince Baudouin de Belgique, frère aîné d'Albert Ier, Bertrade de Montfort, la scandaleuse épouse du Capétien Philippe Ier, ou Raine Spencer, la « marâtre de Diana ». Pour finir avec Kate Middleton ! **« 50 Destins royaux »**, par Patrick Weber, Avant-Propos (Belgique), 175 p., 18,90 €.

Lire & sortir

Nobles recettes

À TABLE MONSEIGNEUR !

Il y a presque vingt ans, Mgr le comte de Paris, alors dauphin de France, publiait un livre de recettes au titre cocasse : Désolé, Altesse, c'est mon jour de sortie. Le prince y mêlait considération culinaires, références historiques et souvenirs personnels.

« La famille me souhaite ce jour-là mon huitième anniversaire. Parmi les cadeaux, celui que me fit le plus plaisir me fut offert par ma grand-mère : une toque de cuisine assortie d'un grand tablier blanc. »
La scène se passe en 1941, durant la Première Guerre mondiale. À cette époque, la famille de France vit en exil au Maroc. Muni de ces deux accessoires indispensables à tout talent en herbe, le petit Henri file aussitôt dans les cuisines du fameux Larbi qui officiait à Larache. « Là, durant mes récréations, Larbi m'indiquait comment éplucher les légumes selon la façon dont on avait choisi de les faire cuire. En julienne, rondelle, cube ou carré… »
Aujourd'hui encore, le prince, devenu comte de Paris et chef de la Maison de France, cuisine toujours pour ses amis, rarement pour sa famille. « Je crois que chez les Orléans, les hommes sont meilleurs cordons bleus que les femmes ! Mon père cuisinait à merveille ainsi que mes frères Jacques et Michel. Cette tradition historique ne date pas d'hier. La légende raconte qu'un certain Eudes, maire du palais, se faisait assister dans sa charge par Hugues dit Capet ! Leur fonction d'écuyer tranchant les aurait amenés à s'emparer du pouvoir. Après avoir dirigé les gâte-sauce, leurs descendants régneront sur le pays qui deviendra la France ! Henri IV et Louis XIII ne se refusaient pas le plaisir de mettre la main à la pâte. » Plus tard, à Versailles, le dîner de Sa Majesté donnera lieu à une véritable chorégraphie, élément essentiel du rituel royal…
Le prince poursuit : « Ma cuisine, toujours improvisée, se fait à la fortune du pot. Le plus difficile a été de la codifier en recettes. » Il fuit comme la peste les déjeuners d'affaires. Selon lui, une solution s'impose : pas plus de quatre convives à table. Pas d'ostentation gratuite. Et une présentation rigoureuse et simple.
Le menu ? Saumuré à l'aneth, cailles farcies, carottes vapeur sauce François Ier, mâche des Causses, clémentines confites et gâteaux secs, café moka et vin rouge de gamay.
Comment « noyer le cafard par temps de pluie » ? Réponse : avec un gaspacho andalou, une pintade aux pruneaux accompagnée de légumes croquants – « cuits simplement à la vapeur, "al dente", ce n'est rien à faire » – et une tarte au citron. Dans des pages délicieuses de drôlerie rassemblées sous un titre évocateur, « la Dèche », un gigot d'agneau Esterhazy, des épinards à l'oseille et une glace mousquetaire permettent de faire sourire un destin contraire.
Demeure l'essentiel ! Peut-être la recette dont le comte de Paris est le plus fier. Elle se présente sous la forme d'une devinette : « Comme cuire un canard à l'orange dans un char ». Un char d'assaut ! et qui plus est au fin fond du Constantinois… Ce souvenir date de la fin des années 1950, lorsque le prince servait en Algérie, où il sera décoré pour faits d'armes à Aïn-Mlila. Les ingrédients de base sont les plus durs à trouver, le reste viendra tout seul.
Une automitrailleuse AMM8 ou à défaut un Patton, deux casques lourds, deux réchauds à gaz butane, un canard, un litre de vin rouge, une demi-gourde de cognac, deux oignons, laurier, thym, romarin, deux piments rouges, poivre, sel, six morceaux de sucre, deux oranges et… un extincteur. Les casques, posés sur les réchauds, serviront à ne pas faire sauter les munitions réparties dans le char. Un autre casque recueillera six canettes de bière, bientôt passées au jet du petit extincteur. « La bière sera glacée quand vous la boirez ! »
Pour le canard et ses oranges, procédez, chers lecteurs, comme vous en avez l'habitude. Seule manquera la beauté du ciel du Maghreb… ● **Philippe Séguy**



LIRE **« Désolé, Altesse, c'est mon jour de sortie »**, par Henri d'Orléans, éd. Michel Lafon, 235 p., 1994. Cet ouvrage est épuisé, mais on le trouve encore dans certaines librairies d'occasion et sur Internet.

« Louis XIV à table avec Molière », un privilège rare (peinture de Jean Auguste Dominique Ingres, 1857).



À gauche : le comte et la comtesse de Paris à Majorque.

Ci-contre : Henri à 7 ans avec son père.

Ci-dessous : le comte de Paris engagé volontaire pendant la guerre d'Algérie.



Cailles farcies
POUR 6 PERSONNES

● 6 cailles ● 2 petits-suisses ● 1 boîte de pâté de volaille ● 12 tranches de poitrine fumée ● 1 cuillerée à café de paprika et une autre de cumin ● Bouquet de menthe fraîche ● huile d'olive et jus de cassis concentré

● Préparer la farce en mélangeant les petits-suisses, le pâté, le paprika et le cumin. En remplir les cailles.
● Sur une plaque allant au four, disposer un lit de menthe et l'arroser légèrement d'huile.
● Poser les cailles dessus en ayant pris soin de les entourer d'une tranche de poitrine fumée préalablement trempée dans le jus de cassis.
● Laisser cuire à four chaud et doux durant 45 minutes.



© PHOTO JOSSE/LEEMAGE, NIVIERE/SIPA, 2010, HURLEY, TONY STOCKFOOD, DR

LA VÉRITABLE GRACE



« Ses amis et ceux qui l'aimaient pleurent encore son rayonnement, sa luminosité, sa simplicité, son affabilité et sa compréhension des autres. Je pensais qu'elle deviendrait une vieille dame aux cheveux blancs, digne et affable, toujours belle, car elle avait une belle âme. Mais le destin en a décidé autrement. La princesse Grace de Monaco est demeurée pour nous tous et pour toujours éternellement jeune et belle. Les poètes et les fées sont probablement autour d'elle. C'est peut-être cela que l'on appelle tout simplement… la grâce. » Si elle n'avait pas disparu dans un stupide accident de la route, Grace de Monaco serait aujourd'hui octogénaire. Durant treize ans, la romancière Jacqueline Monsigny et son mari l'acteur Edward Meeks ont cultivé avec la princesse une amitié fidèle. Leur témoignage éclaire sa figure légendaire d'une lumière originale. **« Merveilleuse Grace de Monaco »,** témoignage par Jacqueline Monsigny & Edward Meeks, Éditions Vaillant, 18 €.



À LA RECONQUÊTE DU TRÔNE

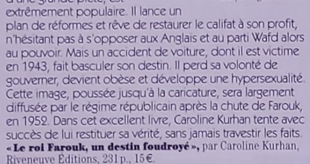
« La date du couronnement est symboliquement choisie pour le jour de la Saint-Georges, patron des chevaliers et des cavaliers. Le 22 avril 1661, Charles prend part à la procession traditionnelle qui le conduit de la Tour de Londres à Westminster : il sera le dernier souverain à le faire. […] Dès la sortie de la Tour, des musiciens l'attendent pour le saluer de leurs interprétations. Plus loin, il doit passer sous un arc de triomphe où est peinte la Rébellion, vêtue d'une robe rouge pleine de serpents, terrassée par la monarchie restaurée… » Petit-fils d'Henri IV par sa mère, Henriette-Marie de France, Charles II Stuart échappe de justesse à la vindicte de Cromwell après la décapitation de son père Charles Ier. Exilé sur le continent, il parviendra finalement en 1660 à retrouver une couronne… que son frère Jacques II reperdra. **« Charles II, le joyeux monarque »,** par Alain Boulaire, France-Empire, 206 p., 19 €.

LE ROI FOUDROYÉ

« Farouk devient de plus en plus indécis, mais l'hésitation permanente dont il fait preuve dans les dernières années de son règne se révèle tragique : il a eu en main en 1952, quelques mois avant le coup d'État, la liste complète des officiers libres et il ne fera rien. Ne sachant pas en réalité quoi faire. À partir des années 45, le roi va porter des lunettes noires, son visage se vide de toute expression comme si la vie le quittait. Pour étancher sa soif, il n'arrête pas de boire des limonades très sucrées, car contrairement à une légende bien établie, il n'a jamais consommé d'alcool. » Historienne, Caroline Kurhan a vécu quinze ans en Égypte. Pour écrire cette biographie du roi Farouk, elle a eu accès à des archives inédites de différents membres de la famille royale. Quand il succède à son père en 1936, le jeune Farouk, d'une grande piété, est extrêmement populaire. Il lance un plan de réformes et rêve de restaurer le califat à son profit, n'hésitant pas à s'opposer aux Anglais et au parti Wafd alors au pouvoir. Mais un accident de voiture, dont il est victime en 1943, fait basculer son destin. Il perd sa volonté de gouverner, devient obèse et développe une hypersexualité. Cette image, poussée jusqu'à la caricature, sera largement diffusée par le régime républicain après la chute de Farouk, en 1952. Dans cet excellent livre, Caroline Kurhan tente avec succès de lui restituer sa vérité, sans jamais travestir les faits. **« Le roi Farouk, un destin foudroyé »,** par Caroline Kurhan, Riveneuve Éditions, 231 p., 15 €.



Farouk Ier (1920-1965), roi dès l'âge de 16 ans, a régné le même nombres d'années.







Charles II (1630-1685) et son épouse, Henriette-Marie de France, sœur de Louis XIII. Depuis la Restauration de 1660, les Britanniques n'ont plus vécu en république…

© MP/LEEMAGE, DAVID ATLAN, DR

LA MORT HAUT DE GAMME

« Allongé sur un divan, il parvient à retirer lui-même la lame plantée dans sa poitrine. Il n'a plus la force que de réclamer la venue d'un prêtre. Mais de longues heures vont s'écouler entre le dernier sacrement et le dernier soupir du duc. Un premier médecin arrivé au chevet tente de faciliter l'écoulement du sang, pressant sur la plaie. Le duc râle, tandis que les mélodies s'échappent de la scène de l'Opéra. Le diagnostic est formel. Il n'y a aucune chance de survie. La lame a transpercé la poitrine de Charles-Ferdinand. Le blessé interroge ses proches : "L'assassin est-il étranger?" "Qu'il est donc cruel de mourir de la main d'un Français", laisse-t-il échapper lorsqu'il apprend que son agresseur, Louis Louvel, est un bonapartiste animé d'une haine féroce à l'encontre des Bourbons. » Ce récit de l'agonie du duc de Berry, le 13 février 1820, n'est que l'un des vingt-cinq drames sanglants, noyés dans des hectolitres d'hémoglobine, choisis avec une cruelle délectation par Fanny del Volta et Jérôme Carron. Les deux complices, journalistes à *Point de Vue* depuis de longues années, en ont-ils eu soudain assez de chroniquer les joies paisibles de « l'actualité heureuse » ? Toujours est-il qu'ils évoluent ici avec aisance au milieu des victimes et des criminels de haut vol, à grand renfort de descriptions horrifiques. Christine de Suède y fait trucider sauvagement son favori Monaldeschi dans les salons de Fontainebleau, les Shah du Népal s'y exterminent dans une fusillade en règle, Erzébeth Bathory s'y baigne dans le sang de six cents vierges, le duc de Choiseul-Praslin y massacre sa malheureuse épouse… **« Crimes & Gotha, du sang sur les couronnes »,** par Jérôme Carron et Fanny del Volta, Express Roularta Éditions, 264 p., 18 €.



Fanny del Volta et Jérôme Carron, deux jeunes auteurs pleins de promesses…

BRAGANCE ET ORLÉANS

« Le 20 mai 1886, Amélie et sa suite entrent à Vilar Formoso sous une pluie torrentielle. En arrivant sur le territoire portugais, et selon la tradition nationale, la mariée change de costume afin de ne porter que des vêtements portugais. Elle fera le reste du voyage vers Lisbonne avec une robe bleue et blanche, comme les couleurs du drapeau portugais de l'époque. Le fiancé l'attend à Pampilhosa da Serra pour qu'ils entrent ensemble à Lisbonne. La gare de Santa Apolonia était décorée de fleurs, et partout on pouvait voir les armes des Bragance et les fleurs de lys de France. » L'historien José Alberto Ribeiro est directeur du palais national d'Ajuda, le grand palais royal de Lisbonne. Après des années de recherche, en particulier dans le fonds de la maison de France aux Archives nationales, et en s'appuyant sur le journal intime d'Amélie, il offre cette biographie de la dernière reine de Portugal, fille de Philippe VII comte de Paris. Princesse au destin tragique, qui a assisté à l'assassinat de son mari Charles Ier et de son fils aîné, puis à la chute de son second fils, Manuel II, avant de mourir au Chesnay, près de Paris, en 1951. Un livre qu'on aimerait bientôt lire en français. **« Rainha D. Amélia, uma biografia »,** par José Alberto Ribeiro, A esfera dos livros, 359 p., 22 € (en portugais).

La reine Amélie entourée par son mari, Charles Ier de Portugal, et leur fils aîné Luis Filipe.

LES SAIGNEURS D'AUTREFOIS

Il y a eu le blogue Trash Cancan, 1er prix des Golden Globe Awards dans la catégorie culture générale. Depuis ce succès destiné à rendre l'Histoire aimable, la version livre paraît, nourrie de textes courts, de jeux, de nombreux focus sous forme de bandes dessinées et d'encadrés informant le lecteur des détails les plus sanguinolents sur les rois et reines de France depuis le Moyen Âge jusqu'à la Restauration. Exit les chiffres romains – le Roi-Soleil devient « Louis 14 ». Le ton et l'écriture se veulent résolument modernes. Une version pour les nuls, donc, bien documentée, mais dont la formule s'avère un peu lassante. *F. del V.* **« La Véritable Histoire des rois et des reines de France »,** par Caroline Guillot, Chêne, 144 p., 19,90 €.



Une vision iconoclaste de l'Histoire de France, parfois un peu trop prévisible dans son impertinence…

EXPOSITION

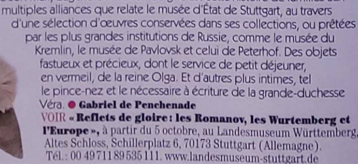
Les liens du sang

L'exposition présentée cet automne au Vieux Château de Stuttgart relate les échanges matrimoniaux entre la famille impériale de Russie et la famille royale de Wurtemberg. Déjà, une histoire d'Europe...

Cette robe « à la russe » et ces escarpins (ci-dessous) appartenaient à la seconde épouse du tsar Paul Ier, Maria Féodorovna, née Sophie-Dorothée de Wurtemberg (1759-1828).



En 1846, Olga Nicolaïevna de Russie (1822-92), « la plus belle princesse d'Europe », épouse Charles, futur roi de Wurtemberg. (Toile de Franz Xaver Winterhalter)



Quatre générations de femmes, cinq mariages, et une histoire… L'exposition « Reflets de gloire : les Romanov, les Wurtemberg et l'Europe », qui s'ouvre cet automne au Vieux Château des ducs de Wurtemberg à Stuttgart, retrace dans le détail les relations matrimoniales florissantes entre les deux dynasties russe et wurtembergeoise. Tout commence en 1776, par l'union du futur tsar Paul Ier de Russie avec Sophie-Dorothée de Wurtemberg, convertie à l'orthodoxie et devenue tsarine sous le nom de Maria Féodorovna. Mère des deux empereurs Alexandre Ier et Nicolas Ier, cette souveraine donne également le jour à la grande-duchesse Catherine, une jolie princesse dont un portrait au pastel témoigne de la délicatesse des traits. Elle deviendra reine de Wurtemberg en épousant, en 1816, son cousin germain Guillaume Ier. À la même époque, leur cousine Frédérique de Wurtemberg trouve elle aussi un mari à Saint-Pétersbourg où, unie au grand-duc Michel Pavlovich, elle fonde la Croix-Rouge russe. Olga de Russie, la petite-fille de Sophie-Dorothée, considérée dans sa jeunesse comme la plus belle princesse d'Europe, coiffe à son tour la couronne de Wurtemberg au côté de son époux le roi Charles Ier. Sans enfants, elle adopte sa nièce, la tempétueuse Véra de Russie, qu'elle marie à un parent éloigné de son mari, Eugène de Wurtemberg. C'est cette histoire de familles aux multiples alliances que relate le musée d'État de Stuttgart, au travers d'une sélection d'œuvres conservées dans ses collections, ou prêtées par les plus grandes institutions de Russie, comme le musée du Kremlin, le musée de Pavlovsk et celui de Peterhof. Des objets fastueux et précieux, dont le service de petit déjeuner, en vermeil, de la reine Olga. Et d'autres plus intimes, tel le pince-nez et le nécessaire à écriture de la grande-duchesse Véra. ● **Gabriel de Penchenade**

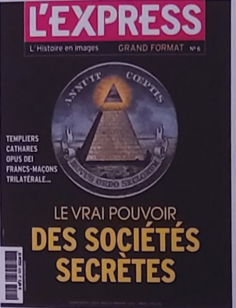
VOIR « **Reflets de gloire : les Romanov, les Wurtemberg et l'Europe** », à partir du 5 octobre, au Landesmuseum Württemberg, Altes Schloss, Schillerplatz 6, 70173 Stuttgart (Allemagne). Tél. : 00 49 711 89 535 111. www.landesmuseum-stuttgart.de

© 2013 LANDESMUSEUM WÜRTTEMBERG

LES CAHIERS DE L'EXPRESS
Le Milieu en France
Marseille, des parrains aux caïds
Du rififi à Paname
Corse, pourquoi tant de crimes









EN VENTE ACTUELLEMENT

En kiosque
- Le Milieu en France
- Ces 1500 ans qui ont fait la France
- S'installer au Canada
- Le vrai pouvoir des sociétés secrètes

Sur L'Express Boutique
http://boutique.lexpress.fr/
- A 50 ans tout est possible
- Des avions et des hommes
- La grande histoire de Dieu
- Vins et champagnes

Sur tablette et smartphone
App Store
Google play









À VOIR…



ANGKOR, TRÉSORS RETROUVÉS

Des chefs-d'œuvre de l'art khmer du Xe au XIIIe siècle, des dessins, des aquarelles, des encres, des photographies et les moulages de plâtre originaux de l'explorateur français Louis Delaporte. Le musée Guimet retrace, à travers quelque 250 pièces, l'épopée de la découverte des cités royales d'Angkor, et l'émerveillement que cet art original a suscité en Europe dans la seconde moitié du XIXe siècle. Ces œuvres qui ont permis au public occidental de découvrir la culture khmère, à l'époque des grandes expositions universelles de Paris, ont été exposées au musée indochinois du Trocadéro, de 1870 à 1925. Elles dormaient depuis dans des réserves dont elles ont été exhumées, et restaurées, avant de rejoindre les collections du musée parisien des Arts d'Asie. **« Angkor, naissance d'un mythe »,** à partir du 16 octobre au musée Guimet 6, place d'Iéna, 75016 Paris. Tél. : 01 56 52 53 00. www.guimet.fr

Tête de Shiva, du temple de Phnom Bok découverte en 1873.

SUR UN AIR RENAISSANCE

Entre musique médiévale et baroque, l'art lyrique de la Renaissance demeure l'un des plus mal étudiés. Pourtant, sacrée ou profane, la musique rythme déjà le quotidien de la Cour des Valois et du petit peuple de France. Si les voix féminines sont encore interdites de chants religieux, où de jeunes garçons les remplacent, les femmes n'en participent pas moins aux chorales profanes qui se produisent pour les fêtes, ou dans les premiers orchestres de musique de chambre. Au-delà du simple divertissement, c'est tout un art codifié par des partitions, des compositions de Josquin des Près, Vittoria, Lassus ou encore Tallis, que se propose de nous faire découvrir, et entendre, le musée national de la Renaissance du château d'Écouen, chef d'œuvre de l'architecte Jean Bullant. Un voyage au son des violes, luths et épinettes. **« La Musique à la Renaissance »,** à partir du 11 septembre au château d'Écouen, 95440 Écouen. Tél. : 01 34 38 38 50. www.musee-renaissance.fr



LA CHINE AU TEMPS DES MING

La Nieuve Kerk d'Amsterdam accueille cet automne les trésors du musée de Nankin, une collection réunie dans les années 1930 et miraculeusement réchappée des ravages de la révolution culturelle. Seize portraits de souverains, des porcelaines, des bronzes, des jades, et même une collection d'accessoires érotiques, relatent l'histoire de la Chine des « empereurs, artistes et marchands » au temps des Ming. Sous cette lignée fondée par Hong-wou en 1368, et évincée par les Mandchous de la dynastie Tsing, en 1644, les productions artistiques de l'Empire céleste fleurissent. Un âge d'or de la Chine, dont témoignent la variété comme la qualité des objets manufacturés produits pour la consommation nationale ou destinés, déjà, à l'exportation. *F.B.*
« Ming, Empereurs, Artistes et Marchands », à partir du 5 octobre à la Nieuwe Kerk d'Amsterdam (Pays-Bas). Tél. : 00 31 20 638 69 09. www.nieuwekerk.nl

© PHOTO RMN · THIERRY OLLIVIER · 2012, RMN (MUSÉE DU LOUVRE), NANJING MUSEUM/NOMAD EXHIBITIONS

Découvrez les derniers instants des grandes gloires de l'Histoire



Tout le monde sait que Félix Faure rendit l'âme dans les bras de sa maîtresse… Mais saviez-vous que l'explorateur James Cook se fit manger tout cru ? Qu'Henri III trouva la mort sur un trône d'un genre particulier ? Que le célèbre marchand d'art, Ambroise Vollard, fut assommé par un bronze de Maillol et le tragédien grec Eschyle par une tortue ?

La réalité est parfois plus cocasse que la légende. D'empereurs en philosophes, de l'Égypte antique aux États-Unis, cet ouvrage vous fait revivre, en une cinquantaine de récits palpitants, l'histoire de ces grands personnages qui ont raté leur sortie.



Dimitri Casali est historien. Il est auteur de plus d'une trentaine d'ouvrages dont *L'altermanuel d'Histoire de France : ce que nos enfants n'apprennent plus au collège* (Perrin, 2011) ou *L'Histoire interdite* (J.-C. Lattès, 2012).

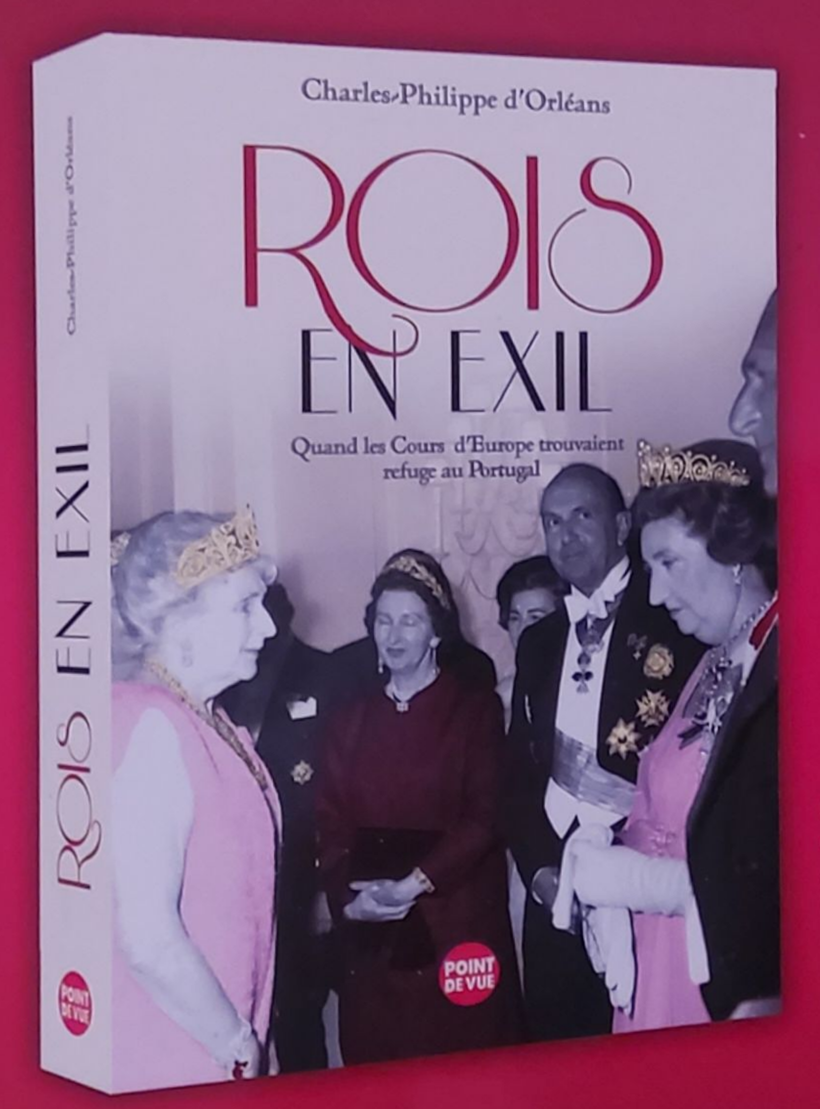
Céline Bathias est historienne médiéviste.

DISPONIBLE EN LIBRAIRIE OU DIRECTEMENT EN LIGNE SUR boutique.lexpress.fr



EXPRESS ROULARTA GROUPE EXPRESS-ROULARTA, SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 47 150 040 € - 29, RUE DE CHÂTEAUDUN - 75009 PARIS - RCS 552 018 681 PARIS

Plongez dans le destin extraordinaire des familles royales exilées au Portugal



Pendant la Seconde guerre mondiale, les cours d'Europe s'exilèrent au Portugal qui les accueillit à bras ouverts. Ils vécurent ensemble, une *dolce vita* loin des tourments de la guerre. C'est l'histoire de ce «grand» monde que conte ici Charles-Philippe d'Orléans à travers une foule d'anecdotes glamour, drôles et cocasses, puisées dans les archives familiales.

Né en 1973, **Charles-Philippe d'Orléans** est le petit-fils du comte et de la comtesse de Paris. Depuis 2008, il vit avec son épouse, Diana de Cadaval, au Portugal, à Estoril, pas très loin de la maison où résida autrefois son père Michel, le comte d'Evreux.



DISPONIBLE EN LIBRAIRIE OU DIRECTEMENT EN LIGNE SUR boutique.lexpress.fr

22,90 €

éditions EXPRESS ROULARTA GROUPE EXPRESS-ROULARTA, SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 47 150 040 € - 29, RUE DE CHÂTEAUDUN - 75009 PARIS - RCS 552 018 681 PARIS